APOLLO MAGAZINE 35

APOLLO MAGAZINE

Nouvelle édition internationale · Été 2023

The Quest

with English text

L 12584 - 35 - F: 7,90 € - RD

Modèle présenté : Range Rover Velar P400e Hybride électrique.
Consommation de carburant en cycle mixte l/100 km (WLTP) : de 1,6 à 1,9.
Land Rover France. 509 016 804 RCS Nanterre.

Pensez à covoiturer. #SeDéplacerMoinsPolluer

RANGE ROVER
VELAR

@CERRUTI1881 | CERRUTI1881FRAGRANCES.COM
CERRUTI 1881
SILVER NIGHT
LA NOUVELLE INTENSITÉ
DISPONIBLE EN LIGNE SUR NOCIBÉ.FR, MARIONNAUD.FR ET SEPHORA.FR

1881
EAU DE PARFUM

APOLLO MAGAZINE

SUMMER 2023

N° 35

Publisher & editor in chief
Richard Voinnet

Creative & fashion director
Arthur Mayadoux

Consulting editor
Carine Chenaux

Art direction & graphic design
Grand National Studio - hello@grandnationalstudio.com

Head of health & beauty
Capucine Berr

Contributing journalists
Elisabeth Clauss, Jean-Paul Frétillet, Anka Mason, Sylvain Michaud, Hannah Walti

Contributing fashion editors
Sonia Bédère, Daria di Gennaro, Elsa Durousseau, Gregg Michel

Contributing photographers
Emma Cortijo, Raul Guillermo, Rasmus Mogensen, Yann Morrison, Romain Peton, Mathieu Rainaud

Contributing illustrators
Barbara Boucard, Pauline Charrière, Camila Klotz, Yann Lafont, Théo Ranc, MCAS Studio

Copyeditor
Hélène Joly

Casting
Ikki Casting

Model
Marin Judas @M Management

Head of social media
Barbara Boucard

Cover
"Untitled" by Romain Peton with @Badyear85 and @SalutManuTattoo

Advertising
Kamaté Régie
Dominique Olivier-Toumanoff & Véronique Andréi
6 ter, rue Rouget de l'Isle, 92400 Courbevoie. Tél. : 01 47 68 59 43

Edition
Callaghan S.A. Rue du Champ-Blanchod 11. 1228 PLAN-LES-OUATES - SUISSE
N° registre : CHE-210.662.706

Sales service
SOCIÉTÉ À JUSTE TITRES / TBS. Tél. : 04 88 15 12 47
Dépôt légal à parution. n° ISSN : 2264-3826

Diffusion
MLP/IPS/NEW EXPORT PRESS

Print
Union européenne

The magazine thanks David Vitry Ferreira

The editorial staff is not responsible for the texts and the pictures which engage the only responsibility of their authors. Any reproduction, even partial, of all the content published in Apollo Magazine is prohibited. The magazine declines all responsibility for the documents provided.

apollomagazine.ch
Instagram
@apollo_magazine

ESTD 1830

TALISKER™

SINGLE MALT SCOTCH WHISKY

Intensément SAUVAGE*

*Talisker se distingue par l'intensité de ses notes tourbées, iodées et subtilement épicées, à l'image du terroir de l'île de Skye, façonné par la mer.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION

Photo
Raul Guillermo
Réalisation
Elsa Durousseau
Manteau
Lemaire
Couronne
Elisa Schmitt

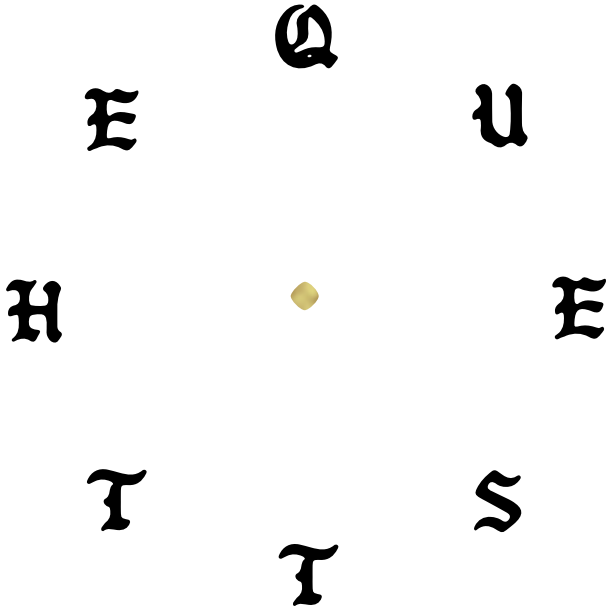
QUÊTE

«L'Homme de la Métropole»
Une quête audacieuse pour l'authenticité et la vulnérabilité.
Imaginez un récit moderne qui fait écho au voyage épique de Don Quichotte, intitulé «L'Homme de la Métropole». Au milieu des rues animées, des cafés charmants, des clubs de danse vibrants et des terrains de football électrisants, notre protagoniste se lance dans une quête d'authenticité, dévoilant son âme et aspirant à être accepté. C'est l'histoire d'un aventurier de la petite ville qui s'aventure dans les lumières éblouissantes de la grande ville, explorant son identité, sa passion et surmontant les restes toxiques de relations passées. Dans un monde où les opinions abondent, l'expression de la masculinité est devenue un débat enflammé. C'est comme naviguer dans un champ de mines de jugement public. Certains pourraient choisir de se retirer et de se fondre dans la masse, évitant ainsi le chaos des rencontres, des relations et même de la masculinité elle-même, une forme de «renoncement discret». Mais une alternative rebelle se fait sentir : «la Quête Silencieuse». S'embarquant sans peur dans un voyage d'expression de soi, défiant les normes traditionnelles. Cette quête avant-gardiste exige de l'audace : se libérer des attentes suffocantes de la société et embrasser la vulnérabilité comme marque d'authenticité. La «Quête Silencieuse» libère, détruisant les chaînes de la recherche d'approbation et proclamant : «*Je trouve le bonheur sans votre validation*». Pouvons-nous envisager la vulnérabilité comme l'épitome de la force, transformant l'expression masculine ? Imaginez un avenir où la vulnérabilité, dans la mode et l'art, favorise un changement transformateur, un avenir où elle brille dans toutes ses formes magnifiques. «L'Homme de la Métropole» : une quête audacieuse où l'authenticité et la vulnérabilité s'entrelacent, nous inspirant à réécrire les règles et à créer un nouveau récit.

Anka D. Mason, autrice, musicienne, yogi.

Gilles Leimdorfer /
Grande Commande
Photojournalisme
Sonia Perin, Miss France 1975.
Sa couronne de Miss France.

Cette photographie a été produite dans le cadre de la grande commande nationale "Radioscopie de la France : regards sur un pays traversé par la crise sanitaire" financée par le Ministère de la culture et pilotée par la BnF.



«Man of Metropolis»

A daring quest for authenticity and vulnerability.

Picture a modern-day tale echoing the epic journey of Don Quixote, titled «Man of Metropolis.» Amidst bustling streets, charming cafes, dance clubs, and football fields, our protagonist embarks on a quest for authenticity, baring their soul and yearning for acceptance. This is the story of a small-town adventurer venturing into the dazzling lights of the big city, exploring identity, passion, and overcoming toxic remnants of past relationships. In a world where opinions abound, the expression of masculinity has become a fiery debate. It's like navigating a minefield of public scrutiny. Some may choose to retreat and blend in, avoiding the chaos of dating, relationships, and even masculinity itself—a form of «Quiet Quitting.» But a rebellious alternative is stirring: «Quiet Questing.» Fearlessly embarking on a self-expressive journey, defying traditional norms. This avant-garde pursuit demands audacity—shedding suffocating societal expectations and embracing vulnerability as a mark of authenticity. «Quiet Questing» liberates, breaking free from the shackles of approval-seeking, proclaiming, «I find happiness without your validation.» Can we envision vulnerability as the epitome of strength, transforming masculine expression? Imagine a future where vulnerability, in fashion and art, fosters transformative change—a future where it shines in all its magnificent forms. «Man of Metropolis»: A daring quest where authenticity and vulnerability intertwine, inspiring us to rewrite the rules and create a new narrative.

Anka D. Mason, author, musician, yogi.

summary

sommaire

N°35

en quête d'art(s) - *in search of art(s)*

Bilal Hassani aux gants de velours p.26
Bilal Hassani with velvet gloves
Portrait(s) photographique de Vichy p. 32
Photographic portrait(s) in Vichy
Floryan Varennes, visions de chair et de sang p. 36
Floryan Varennes, visions of flesh and blood
Ben Harper, icône lumineuse p. 42
Ben Harper, luminous icon
Le texte et ses plaisirs au MBAL p. 58
Text and its pleasures at MBAL
Eugene J. Martin, la redécouverte d'un peintre libre p. 92
Eugene J. Martin, the rediscovery of a free painter
Tsew The Kid, le bonheur en ligne de mire p. 102
Tsew The Kid, aiming for happiness
Interlude p. 132

en quête de sens - *in search of meaning*

Émilie Pecqueur, la société par le prisme de la justice p. 22
Émilie Pecqueur, society through the prism of justice
Et donc ? Ce que les réseaux disent de nous p. 128
And so what? What the networks say about us
Le mental est un muscle, le tennis est son sport p. 134
The mind is a muscle, tennis is its sport

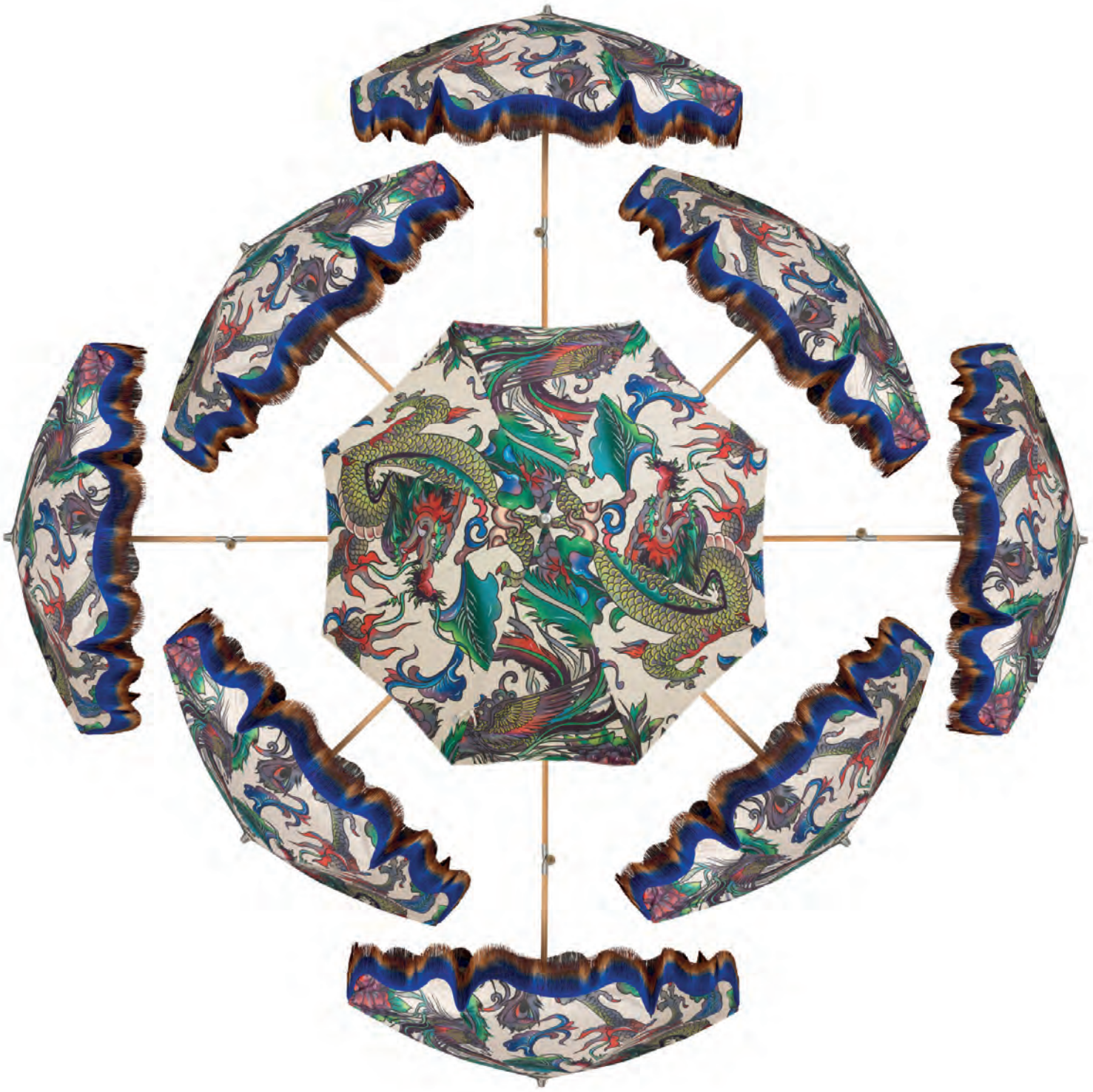
en quête de style - *in search of style*

Beau oui, comme le Messie p. 28
Beautiful yes, like the Messiah
La nouvelle vague des jeunes designers p. 70
The new wave of young designers
Ya sexy thing p. 82

en quête de chaleur humaine - *in search of human warmth*

Inukjuak, Inuits entre ombre et lumière p. 96
Inukjuak, Inuits between light and shadow
Fête des pairs : familles, on vous aime p. 104
Fête des pairs : families, we love you
Atmosphère : Grèce spirituelle p. 110
Atmosphere : spiritual Greece
BFF : avoir (toujours) du soutien p. 116
BFF : (always) having support

Yann Lafont
Georges de Lydda
2022, huile sur toile
150 x 125 cm



A L'OMBRE D'EDEN

Il ne pleut plus sur Nantes, on veut être complètement nus au soleil ! Oui mais undercover et protégés par le dragon du parasol Paola chez Drawer...

In Corio
L'été à vos pieds
Découvrez le confort du mocassin flex Antoine
www.incorio.com - 33, rue du Dragon, Paris

Invitation au voyage par In Corio

Nouveau sac de voyage 48H pour homme par In Corio : l'alliance parfaite du style, de la légèreté et de la fonctionnalité. Cette nouvelle création a été réalisée avec des matériaux haut de gamme, comme le cuir et le veau velours, et une attention méticuleuse aux détails. Doté de pochettes intérieures pratiques, dont une spécialement réservée aux ordinateurs portables, il offre une versatilité de porté unique. Son design à la fois épuré et sportif s'adapte à toutes les tenues, que ce soit en voyage professionnel ou escapade de quelques jours. Également doté d'un compartiment astucieux réservé aux souliers, véritable ADN de la marque, il permet d'organiser ses affaires avec facilité. Décliné dans des coloris élégants de daim bleu ou cognac, ce sac redéfinit l'élégance en voyage.

Un été avec Hast & Armor Lux

Les amateurs de vêtements de haute qualité seront ravis : Hast, reconnu pour son prêt-à-porter confectionné en Europe dans des matières naturelles ou recyclées, rencontre Armor Lux pour une collection capsule exclusive. Cette collaboration inédite met en avant le savoir-faire français, que les deux marques défendent ardemment depuis plusieurs années. La collection capsule propose des polos en lin, matière phare des fibres éco-responsables, dans un style marin intemporel. La marque Hast demeure fidèle à son crédo d'une élégance subtile et raffinée, dans des coloris estivaux qui illuminent cette association idéale pour les deux marques.

Illustrations Barbara Boucard

De saison

L'été, on dit qu'on va lire et puis bon… Ce bel ouvrage en tout cas, pourrait bien avoir vraiment sa place dans votre valise, histoire de tout savoir – et de tout raconter – sur le rosé à l'heure de l'apéro. Origines, grandes familles, tendances, luxe et… Brad Pitt. Si, si. *CC*

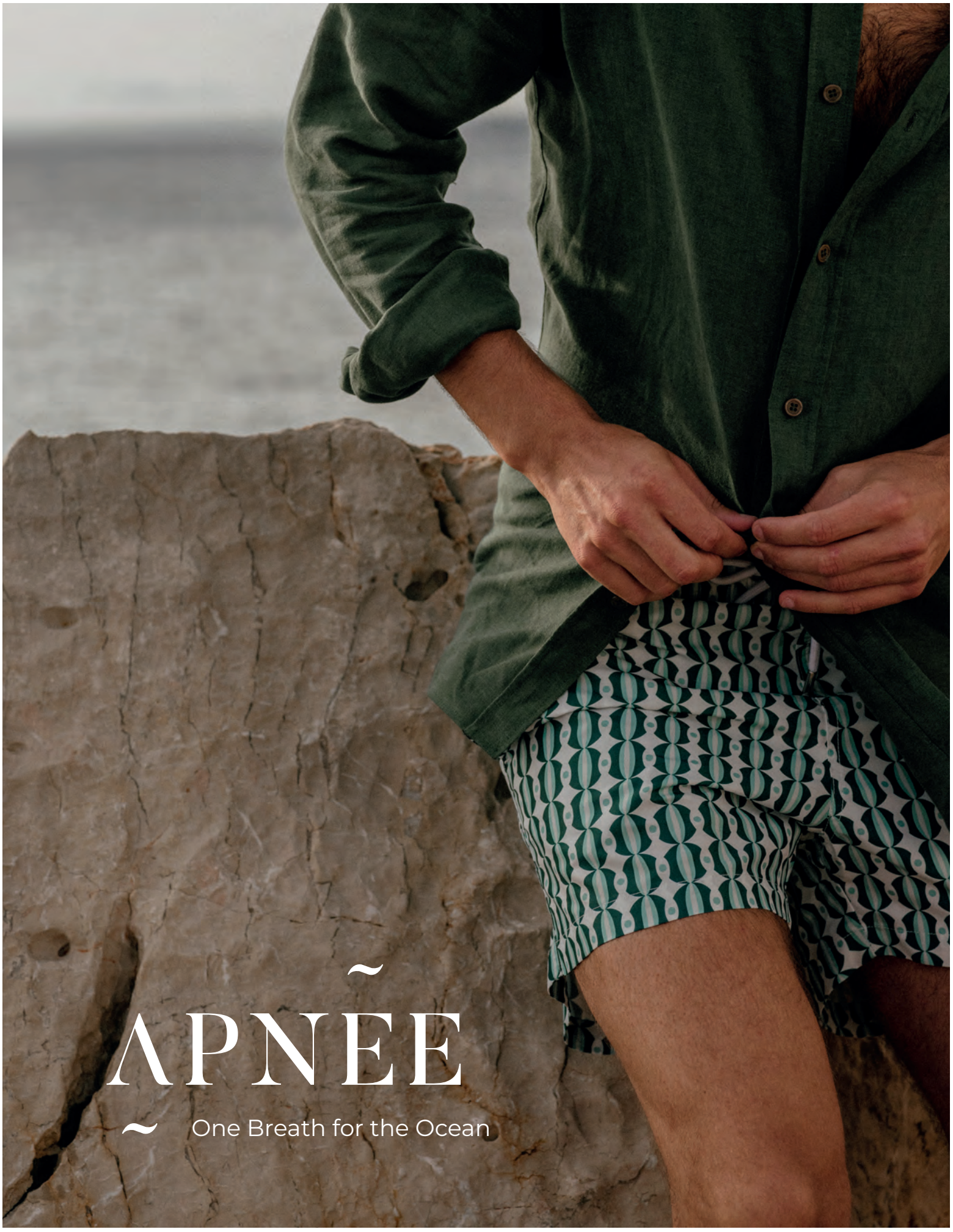
La Saga des grands rosés de Provence, de Françoise Parguel, photos Camille Moirenc, éditions de La Martinière, 200 pages, 40 €.

pontet
eyewear
@ pontet_eyewear
www.pontet-eyewear.com

UN PEU PLUS COURT

L'été arrive et les shorts raccourcissent...
Tour d'horizon de comment montrer sa cheville,
son mollet, sa cuisse sculptés ou non !
Showtime pour les summer legs !
Sélection par Arthur Mayadoux

Vilebrequin | Versace | Hast | Études Studio | Apnée | Acne


APNÉE
One Breath for the Ocean

DRAGONS SANS DONJON

La maison Lemaire accueille tant dans ses collaborations que dans sa boutique - qu'elle veut comme un lieu de vie et d'art - des artistes. On y découvre actuellement les œuvres de Noviadi Angkasapura, artiste néo-guinéen. Chez lui, le dessin est une traversée de l'imaginaire sans limite. Une errance en quête de soi et de l'immensité.
Boutique Lemaire, 1 Rue Elzevir, 75003 Paris

Hast
PARIS
hast.fr

ÉMILE PECQUEUR

Propos recueillis par
Sylvain Michaud
Photos
Yann Morrison
Illustration
Théo Ranc

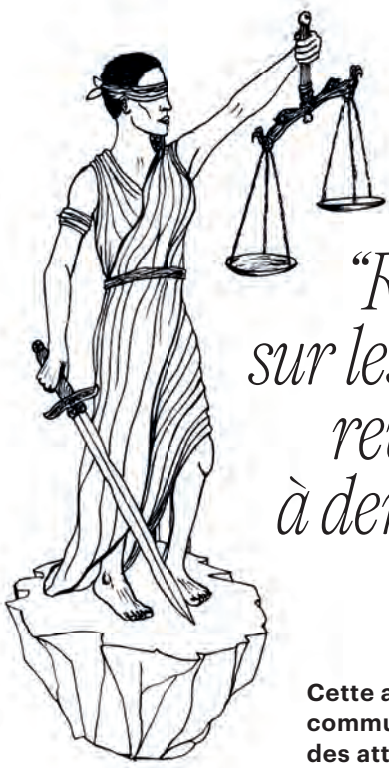
Fictive ou bien réelle, scénaristique ou médiatique, la quête de justice occupe un espace de plus en plus important. Est-ce un simple effet densifié par l'ultra-communication propre à nos modes de vie contemporains ou un véritable signal de transformation sociétale ? Prise de hauteur à la Cour de cassation avec Émilie Pecqueur, magistrate, juge des tutelles à Lille puis conseillère référendaire à la chambre sociale.

Réclamations, attaques, procès, tribunes, plaintes, accusations sont les poncifs d'une époque qui semble assoiffée de justice. Comment l'expliquez-vous ?
L'époque cherche tout simplement des réponses qu'elle ne trouve plus ailleurs. Les citoyen.nes sont confrontés à des services publics de moins en moins efficients et à une diminution du sens commun collectif. Qu'ils soient religieux, laïcs, associatifs, les corps intermédiaires ont pratiquement disparu et avec eux, ce sont autant de relais qui font défaut. Le tribunal est le dernier endroit où l'on pourrait se faire entendre.

Pourtant, l'affaiblissement des grandes idéologies comme la disparition des corps intermédiaires ne sont pas des données vraiment nouvelles. C'est comme si aujourd'hui, chaque individu avait quelque chose à dénoncer, à réclamer…
Dans une société libérale comme la nôtre, la domination du capitalisme donne lieu à une subjectivation du droit : aux règles communes, on oppose systématiquement des droits individuels. C'est un temps où l'on revendique des libertés individuelles mais aussi des droits-créances : j'ai droit à un travail, à un salaire, à un logement. Ces droits-créances dont légitimes bien sûr, mais ils diffèrent du droit descendant, qui fixe des règles communes pour tout le monde.

Si chacun se tourne en dernier recours vers le droit pour tout régler, est-ce à dire que le droit contient une solution de justice pour tous ?
Tout dépend de ce que l'on appelle une solution de justice, puisque la justice peut opposer plusieurs droits afin de rendre un verdict où le droit individuel est absolument lié à un socle de règles communes. Ce désir de trouver une solution personnalisée à ses revendications raconte l'individualisation du droit dans une société dépourvue d'idéaux communs. Le seul objectif collectif de nos sociétés c'est de travailler toujours plus pour diminuer les déficits. Tout cela n'a rien d'assez transcendant pour créer un esprit collectif puissant.

“L’époque cherche dans la justice, des réponses qu’elle ne trouve plus ailleurs”



“Régler l’anonymat sur les réseaux sociaux reviendrait d’abord à demander à chacun d’où il parle”

Cette absence de projet de société commun justifie-t-elle la multiplication des attaques contre l’État ? Récemment, des associations de parents d’élèves ont attaqué l’État français pour non-remplacement de professeurs absents…
C’est une modification de la manière dont on conçoit l’État. Si l’on constate que l’État n’est plus un lieu de service public mais une entité qui fixe des objectifs chiffrés à toutes ses institutions que sont la justice, la santé et l’enseignement, alors l’État n’est plus qu’une entreprise qu’on peut assigner en justice comme une autre. Encore une fois, cette façon capitaliste de concevoir l’État en exigeant avant tout de la productivité dans ses administrations ne créée en rien un projet de société commun. Cela écarte au contraire de nombreux individus jugés moins « capables ». Or la fonction d’un État est de rassembler.

Cette quête de justice prend une forme plus violente sur les réseaux sociaux notamment. On parle de tribunaux populaires où chacun peut se faire juge et arbitre de toute situation. L’ampleur de ce phénomène est-elle inédite ?
Les tribunaux populaires ont toujours existé, même si le phénomène peut sembler s’être massifié par les réseaux sociaux et l’actualité diffusée en continu sur les canaux médiatiques. Mais non, les lynchages et les procès sauvages ne sont pas des phénomènes nouveaux. Les chasses aux sorcières sont documentées de tous temps.

L’anonymat semble être le véritable problème de ces tribunaux populaires sur les réseaux sociaux. Tout paraît dicible, publiable. Comment appréhendez-vous ce vide juridique ?
Cet anonymat n’en est pas vraiment un. On est face à des individus qui parlent au nom d’une identité fantasmée dont ils ne connaissent pas vraiment, voire pas du tout les origines. Régler l’anonymat sur les réseaux sociaux notamment, reviendrait d’abord à demander à chacun d’où il parle. Chacun de nous parle d’une position sociale, professionnelle, religieuse, d’un genre, bref d’une identité fondée sur un socle d’idéaux et de règles communes. Il faudrait d’abord clarifier sa position et savoir de quel siège on invective le reste du monde. Cela éviterait aux individus de dissimuler ces lacunes idéologiques sous un anonymat délétère et contreproductif. De ce point de vue-là, le législateur est assez impuissant puisqu’il s’agit ici d’un problème d’instruction et de culture individuelle.

Les gouvernants, femmes et hommes d’État en fonction ou en retrait sont des cibles privilégiées de ces justiciers masqués épargnés lors de leurs procès. Ils évoquent une justice à deux vitesses en comparant les condamnations de ces élites à celles supposées plus lourdes, infligées aux citoyens moins favorisés. Est-ce une revendication recevable ?
Fondamentalement non, puisque ces anonymes comparent des affaires qui ne sont pas comparables. Il faut au contraire leur rappeler l’immense progrès que représente cette justice capable de condamner des puissants autrefois très protégés. C’est une évolution positive et une preuve majeure de l’indépendance de notre justice vis-à-vis de tous les acteurs et membre des gouvernements présents et passés.

Plus prosaïquement, cette soif de justice transparaît dans l’univers de l’entertainment, avec une profusion de documentaires mais aussi de séries inspirées par l’univers judicaire, même chez les diffuseurs les plus sérieux. Comment l’expliquez-vous ?
Tout ça n’est pas très nouveau et les besoins des plateformes de diffusion en matière scénaristique sont très importants. Rien de mieux qu’un long procès pour faire une longue série ! C’est une inspiration plutôt facile. Plus sérieusement, je pense que ces thèmes policiers ou judiciaires répondent de manière forte à une quête de sens qui peut se satisfaire du caractère définitif des verdicts prononcés par tel ou tel magistrat dans telle ou telle fiction. Ces séries offrent des fins concrètes et incontestables même si elles sont injustes. Cela rassure. Sans être rabat-joie, je dois rappeler que le droit français n’est absolument pas le même que le droit anglo-saxon surreprésenté dans tous ces objets de divertissements qui n’ont donc aucune valeur didactique.

BILAL HASSANI

Alors que ressort dans une édition *Iconic*, enrichie de cinq titres, son album *Théorème*, Bilal Hassani se livre sur son travail et ses mille vies. A 23 ans à peine, cet artiste riche d'une formation classique qui lui promet une carrière à 360°, se démarque par sa douceur et son empathie, en même temps que par sa solidité et sa détermination (mais aussi par sa sublime mise en beauté réalisée pendant l'interview).

Propos recueillis par
Carine Chenaux
Photo
Axle Joseph
Illustration
Camila Klotz

Pourquoi ressortir ton album Théorème moins d'un an après sa sortie ?
Son histoire a commencé pendant le Mois des Fiertés de l'an dernier, avec la sortie du premier single « Il ou Elle ». Quand on a lancé cette aventure, je savais que j'aurais envie en quelque sorte, de « boucler la boucle » pendant le Mois des Fiertés de l'année suivante. C'était prémédité (sourire). Ma volonté était de vivre toutes les étapes de l'album pendant douze mois, parce que *Théorème* parle d'une reconstruction post-traumatique. Il induit donc la nécessité de réapprendre à se connaître après avoir vécu quelque chose de très difficile. Cette réédition symbolise donc un peu les derniers « crachats » de ce qu'il en reste et qui fait mal ; les vieux fantômes du passé qu'on chasse une dernière fois. Elle comporte ainsi beaucoup de chants presque « de manifestation », où j'appelle à un futur glorieux, à vivre avec encore plus de confiance en soi.

Tu parles de reconstruction post-traumatique, est-ce déjà en partie une réflexion sur divers épisodes de ta vie ?
Oui en effet, j'en évoque plusieurs et ils sont un peu parsemés dans tout l'album, J'évoque parfois ce passage à l'âge adulte qui, je pense, se fait presque systématiquement de manière assez abrupte, quand on est une personne queer. On est souvent confronté à quelque chose de très grand alors qu'on est un peu trop jeune pour l'affronter.

Mais c'est surtout un événement en particulier, une agression très violente que tu as subie avant l'enregistrement, qui est au cœur de l'album.
Oui, et il ponctue la première et la deuxième partie de l'album. Là, je raconte un événement qui fait qu'on est littéralement chosifié. Un moment où l'on n'est plus pendant un instant et après lequel, il va justement falloir réapprendre à être, avec de nouvelles armes, qu'on aura paradoxalement acquises grâce à ce trauma. Être plus vigilant, mieux comprendre les côtés sombres de l'âme humaine…

Souvent, tu es amené à avoir des interviews qui laissent franchement ton travail artistique de côté…
Je pense que je suis suffisamment pragmatique pour comprendre que les choses se passent comme ça et que ça risque de durer encore un petit bout de temps avant qu'on arrive à ne plus devoir justifier mon existence quand je suis présenté dans un média. Il faut dire que quand je suis arrivé en 2019, je n'existais pas pour le public. Du coup, c'était un peu comme si une nouvelle créature débarquait, et qu'on la présentait comme une nouvelle bête au zoo. Il faut donc expliquer à tout le monde ce que c'est, comment ça marche. Et quand « la bête » commence à réfléchir et à agir, évidemment ça fait un peu peur et il faut qu'elle revienne justifier et expliquer pourquoi elle est dans une certaine démarche.

Ca serait plus facile si « la bête » apparaissait comme davantage écervelée… ?
Bien sûr ! Mais comme quand on m'a interrogé sur certaines questions touchant au genre, je me suis montré assez éloquent et en même temps assez intelligible, on a vite conclu que quand on voulait parler de ces choses-là, on avait Bilal Hassani. En tout cas, je ne me positionne pas comme un porte-parole, même si on me voit parfois comme ça.

Ca peut être tout de même frustrant ?
Un peu… J'écris, je compose, je produis, mes chansons. Je suis aussi éditeur via mon label *House of Hassani* que j'ai fondé il y a deux ans, je fais beaucoup de choses. Alors non, je ne demande pas plus d'attention, mais j'aimerais que celle qu'on m'accorde dévie parfois un peu, pour me laisser parler davantage de mes projets.

Après avoir été empêché de te produire en concert dans une ancienne église à Metz en avril dernier, tu as marqué les esprits en interprétant le titre Laissez-moi danser sur le plateau de l'émission C à Vous sur France 5…
Ce qui était marrant dans cette histoire, c'est que ça faisait un moment qu'il ne m'était rien arrivé. J'avais même vécu plein de belles choses, comme ma participation à *Danse avec les stars* où j'étais le premier homme à danser avec un homme. Les réactions avaient été vraiment positives, à tel point qu'ensuite, j'avais été invité à être juge dans l'émission. Du coup, sur les réseaux sociaux, ma vie était beaucoup plus tranquille. Je n'étais plus du tout dans la ligne de mire des trolls et je m'étais habitué à ça. J'avais ma *fanbase*, un petit comité de gens passionnés par mes projets, autant que moi, si ce n'est davantage. On passait un très bon moment et puis, il y a ce truc qui est venu tout casser. Mais bon, je suis remonté sur scène dès le lendemain et, sans me redonner de la force puisque je ne l'avais pas perdue, mais, ça m'a tout de suite recentré. Je ne suis pas un objet médiatique ni un concept, je suis un artiste. D'ailleurs, je n'ai aucun souvenir de moi qui ne voulais pas faire ce que je fais actuellement.

Aujourd'hui, quelle pourrait être ta quête personnelle ?
Je pense qu'il faut que les gens continuent de réagir, c'est-à-dire adorer ou détester le projet Bilal Hassani. Je serai beaucoup plus triste si un jour, tout le monde se met d'accord pour dire que ce que je fais est vraiment très bien. Parce que quand ça convient à tous, c'est que c'est moyen. A part ça, ma quête est très simple. J'ai dit à quatre ans que je voulais devenir la plus grande pop star intergalactique, et ça n'a pas bougé (rires).
Après, il y a de nouveaux enjeux qui se sont présentés quand j'ai grandi. La découverte de ma sexualité, et puis ensuite, la découverte de l'intolérance et le constat que cette mauvaise énergie allait me suivre toute ma vie. Pourtant, je ne veux pas m'inscrire dans un combat « contre ». Déjà pour rester sain dans ma tête, et aussi pour continuer de produire une œuvre qui sera fidèle aux rêves de l'enfant que j'étais. Il faut que je suive mon chemin, sans m'inquiéter des réactions, mais en considérant qu'elles ne peuvent pas m'atteindre.

Regarder ailleurs alors ?
Non, parce qu'il y a tout de même une petite contradiction dans ce que je dis. En vérité, il m'arrive de prendre la parole sur certains sujets quand instinctivement, je juge que c'est utile. Mais je le fais pour ma génération. Je suis arrivé à un moment où la société prenait un tournant différent, en posant que plus en plus de questions autour de l'identité. J'assiste à ça en tant qu'être humain, je constate que tout va très vite et que me dis que c'est beau à voir. Mais il faut le préserver.

Quels sont tes projets ?
J'ai envie de créer plein de choses. Je sors cette réédition, mais je passe mon temps au studio pour continuer de faire des chansons. Je tourne deux films cette année, le premier étant *Les Reines du drame* d'Alexis Langlois, dont c'est le premier long-métrage. Je ne veux me limiter à rien. A partir du moment où j'ai été catégorisé OVNI, j'ai acquis le droit de tout faire ! (rire) Un peu comme si j'étais dans un état d'hypnose permanent qui me transposerait dans une dimension parallèle où tout est autorisé, où j'ai tous les *cheat codes* du jeu de la vie.

Texte
Capucine Berr
Image
MCAS Bureau

Beauté messianique

L'origine du mâle...

« Beauté christique » vous avez dit ? L'image que l'expression évoque en nous spontanément pourrait avoir fait son (long) temps. Car contre toute attente, plutôt que de nous duper, c'est cette fois l'Intelligence Artificielle qui semble rétablir la vérité.

Chevelure ondoyante gonflée du sable nazaréen et wavy maîtrisé, barbe et bouc affûtés au scalpel, regard sombre, teint de bronze et jamais cerné par les turpitudes de l'âge et d'une époque qui ne lui aura pourtant rien épargné… Miracle ! Longtemps, Jésus, dans l'inconscient et l'imaginaire collectif, ressembla à ce hipster bien peigné qu'on croise encore parfois les soirs de guinguette, ou à un ersatz de Jared Leto à l'œil - de khôl - bien ourlé. Sauf que voilà, si sa disparition prématurée lui confère, dans les représentations communes et sans botox, le droit à éternellement revendiquer le glow et la fraîcheur d'un trentenaire épargné par la paternité et les excès (de Amy Winehouse à Janis Joplin en passant par Kurt Cobain, on a vu des morts de 27 ans moins frais), il se peut que la réalité historique puisse être nettement moins angélique voire évangélique. Et si Jésus, en fait, ressemblait à votre voisin de palier boring ?

L'Évangile selon Saint-Glinglin

Relisez les quatre évangiles si ça vous dit, vos notes de caté ou les versions synthétiques de la Bible pour les nuls, vous n'y trouverez rien. Et pour cause ! De la même façon que Hello Kitty n'a pas de bouche car elle parle avec le cœur (véridique), il est impossible de trouver une description du Christ quelque part dans les textes anciens car, lui, lui doit parler à tout le monde. Aucun doute, les premiers apôtres de l'inclusivité et du marketing de masse savaient bosser.

L'art de la mise en cène

C'était sans compter sur des siècles de campagne et d'évangélisation à bride abattue, à l'allure plus effrénée qu'une quête de followers par un ex-candidat de télé-réalité. De quoi graver et ciseler dans les tablettes un portrait fantasmé nourri d'appropriation culturelle bien brandée, prête-à-prêcher… Dès le IV^{ème} siècle, les icônes byzantines représentent un Jésus de Nazareth au cheveu souple légèrement roux séparé par une raie médiane, à la barbe engagée bifide, aux traits sculptés avec un nez fin aquilin. Au temps des croisades, il empruntera les traits méditerranéens, puis deviendra finalement imberbe et gracile au regard de la peinture classique. Plusieurs siècles et hectolitres de sang versés plus tard, voilà le monde et les religions bien obligés de converger vers un même constat, celui de départ : si les mecs de l'époque avaient voulu qu'on puisse se faire une idée de la tête à Jésus, ils auraient distillé dans leurs écrits, des indices façon Da Vinci Code… Et donc si les dealers de bonne-parole n'avaient pas séché leurs cours de catéchisme, l'histoire universelle aurait sûrement gagné en humanité. CQFD.

Le paradis, mais artificiel, lui…

Fruit d'une volonté divine ou pas, l'avènement du coronavirus eu plusieurs résultantes immédiates.

Parmi elles une forme de renouement avec la foi, mais en parallèle un certain enclin à l'ennui et donc à la cogitation. De cette dernière naquit le 8ème jour (à moins que ce ne soit le 48ème, on ne comptait plus), le travail de l'artiste Ganbrood aka Bas Uterwijk. Cet expert ès-IA allait créer trois versions de Jésus via cet outil encore un peu méconnu non sans s'inspirer des vérités historiques établies. Ainsi, le fils de Marie et Joseph portait vraisemblablement une barbe, conformément à la loi juive qu'il respectait, interdisant de se tailler ses bords (*Lévitique 19,27*), il avait les traits d'un homme juif palestinien vivant en Galilée au premier siècle, avec le cheveu pas si long, le nez pas si fin, le teint brun commun de la région, marqué par le soleil, les années, son travail de charpentier et le fait qu'il marcha beaucoup (m'étonnes !). C'est cette vision beaucoup plus *man next door* qui aujourd'hui fédère les avis, même si bien éloignée de l'image d'Épinal ou d'Évangile véhiculée depuis la nuit des temps et jaredletoisée. Porter un regard neuf sur les traits du Christ par l'intermédiaire d'un nouveau prisme créatif, à la façon d'un judas, il fallait y penser. On en connaît un qui s'en retournerait dans sa tombe, s'il ne s'en était pas déjà barré…

Did you say "Christ-like beauty"? The image that the expression spontaneously conjures up in us may have had its (long) day. Against all the odds, rather than fooling us, this time it's Artificial Intelligence that seems to be setting the record straight. Wavy hair swollen with Nazarene sand and mastered wavy, scalpel-sharp beard and goatee, dark eyes, bronze complexion and never encircled by the turpitudes of age and an era that has spared him nothing… A miracle! For a long time, in the collective unconscious and imagination, Jesus resembled the well-combed hipster we still sometimes come across on dancefloor evenings, or an ersatz Jared Leto with a well-trimmed kohl eye. Except that, while his premature demise gives him the right, in common and un-botoxed representations, to eternally claim the glow and freshness of a thirty-something spared from fatherhood and excess (from Amy Winehouse to Janis Joplin via Kurt Cobain, we've seen dead 27-year-olds less fresh), the historical reality may be far less angelic or even evangelical. What if Jesus actually looked like your boring next-door neighbour?

The Gospel according to Saint Glinglin

Reread the four Gospels if you like, your Sunday school notes or the synthetic versions of the Bible for dummies, you won't find anything there. And with good reason! Just as Hello Kitty doesn't have a mouth because she speaks from the heart (true), it's impossible to find a description of Christ anywhere in the ancient texts because he had to speak to everyone. There's no doubt that the first apostles of inclusivity and mass marketing knew how to work.

The art of the wedding feast

This was without taking into account centuries of campaigning and evangelism at full throttle, with a pace more frantic than a former reality TV contestant's quest for followers. From the 4th century onwards, Byzantine icons depict a Jesus of Nazareth with flowing red hair separated by a parting line, a beard with a bifid stubble, sculpted features and a fine aquiline nose. Later, in the course of the Crusades, he would take on Mediterranean features, before finally becoming beardless and graceful in the eyes of classical painting. Several centuries and hectolitres of bloodshed later, the world and its religions are forced to come to the same conclusion: if the men of the time had wanted us to have an idea of what Jesus looked like, they would have distilled Da Vinci Code-style clues into their writings… And so, if the good word dealers hadn't skipped their catechism classes, universal history would surely have gained in humanity.

Paradise, but an artificial one…

Divine will or not, the advent of the coronavirus had several immediate consequences. These included a return to faith, but also a certain inclination towards boredom and cogitation. From this came the work of artist Ganbrood aka Bas Uterwijk on the 8th day (unless it was the 48th, we weren't counting). This I.A. expert created three versions of Jesus using this little-known tool, not without drawing on established historical truths. Thus, the son of Mary and Joseph probably wore a beard, in accordance with the Jewish law he respected, forbidding him to trim his edges (Leviticus 19:27), he had the features of a Palestinian Jewish man living in Galilee in the first century, with not so long hair, not so fine a nose, the common brown complexion of the region, marked by the sun, the years, his work as a carpenter and the fact that he walked a lot (wonder!). It's this much more man-next-door vision that now unites people's opinions, even though it's a long way from the Epinal or Gospel image that has been conveyed since the dawn of time and has been JaredLeto-sed. Taking a fresh look at the features of Christ through a new creative prism, in the manner of a Judas, was something to think about. We know of one who would be turning in his grave, if he hadn't already left…

Want my picture ?

Seule manifestation internationale consacrée, comme son titre l'indique, au(x) Portrait(s), le Rendez-Vous Photographique de Vichy est de retour cet été pour une onzième édition. Au fil de neuf expositions, on y admirera « la mécanique des corps », fil rouge de l'événement, mais on tentera aussi de comprendre comment et surtout pourquoi un artiste choisit d'étudier les autres pour construire son œuvre.

Texte
Carine Chenaux

Untitled, Ghent, 1988 © Jacques Sonck, Courtesy Gallery FIFTY ONE

« Les plus merveilleuses des représentations d'êtres humains, réalisées avec une attention absolue, tout comme les ressemblances obtenues grâce à un savoir-faire durement acquis, ont une grande valeur culturelle. Qu'ils soient fidèles à l'apparence du modèle ou qu'ils expriment son caractère, les portraits peints ont une signification majeure, liée à notre intérêt commun pour l'observation et l'apprentissage d'autrui. », considérait en 2015 le grand historien Sandy Nairne, alors directeur d'un musée parmi les plus fascinants du monde, la National Portrait Gallery à Londres. Une analyse alors circonscrite à la peinture, mais exprimée selon lui, dans un monde saturé de représentations de visages. Et que l'on pourra donc aussi aisément appliquer au portrait photographique. Car pour peu qu'on emprunte la voie artistique, qu'importe le médium : à chaque fois, le propos est de scruter l'âme humaine si ce n'est en prime, de constater les mutations de la société. Voire plus simplement de pénétrer d'étonnants microcosmes, comme l'aura révélé récemment la très réussie commande nationale « Radioscopie de la France : regards sur un pays traversé par la crise sanitaire », financée par le Ministère de la culture et pilotée par la BnF.

Miss et militaires

Deux des séries livrées à cette occasion sont donc à juste titre mises à l'honneur par le Rendez-Vous de Vichy. A commencer par « Allons enfants ! », réalisée par Stéphane Lavoué. Fils et petit-fils de militaire, le photographe est ainsi parti à la rencontre de jeunes engagés, élèves sous-officiers ou nouvelles recrues de Saint-Cyr, dont la physionomie parfois encore juvénile contraste avec la rigueur de l'institution. Une manière de s'interroger sur l'étonnant engouement que suscite l'armée depuis le confinement et le conflit en Ukraine. Immergé dans un monde très différent, Gilles Leimdorfer, habitué à revisiter avec humour et sensibilité, « les lieux communs de la France éternelle » a su lui aussi s'illustrer. Il a ici choisi de remettre en lumière d'anciennes Miss, couronnées alors que les concours n'étaient pas encore télévisés ; retraçant ainsi autant de parcours de vie et rappelant que « Les reines de beauté sont aussi des femmes âgées. », selon le titre de l'un de ses clichés.

École Navale © Stéphane Lavoué / Grands Commandes Photojournalisme Ces photographies ont été produites dans le cadre de la grande commande nationale "Radioscopie de la France : regards sur un pays traversé par la crise sanitaire" financée par le Ministère de la culture et pilotée par la BnF.

© Jacques Sonck, Courtesy Gallery FIFTY. Étoiles d'agent, exposition collective

Portrait(s),
Le Rendez-vous
photographique
de Vichy,
du 23 juin au
1er octobre 2023.
Esplanade du Lac
d'Allier, Grand
Établissement
Thermal, Hall
des Sources, Parvis
de la Gare à Vichy
(03). Entrée libre.

Breki & Starri - Nature Baths Mývatn, Iceland 2013 © Benni Valsson

Are you normal ? No !!!

Mais parmi les propositions de cette nouvelle édition, c'est la grande rétrospective « La Beauté est un leurre » présentée en extérieur par le cultissime photographe néerlandais Erwin Olaf qui promet d'attirer le plus vaste public. L'occasion pour le spectateur, de (re)découvrir les mises en scène parfaites et les portraits saisissants que ce grand nom de la discipline réalise depuis quatre décennies, en n'oubliant jamais de regarder au-delà de l'image. Car ainsi que le définit la galerie Rabouan Moussion qui le représente : « *L'extrême sophistication de ses descriptions et la précision de l'ensemble des éléments visuels confèrent à ses photographies une apparente sérénité. Celle-ci dissimule un sous-texte évoquant des questions profondément humaines et sociales : déclin de l'Occident, tabous sociétaux, politiques de genre, problématiques queer… et une interrogation récurrente : qu'est-ce que la normalité ?* » Une question que se pose aussi le Belge Jacques Sonck, lui qui, en noir et blanc, immortalise depuis 1970 en Flandres, les originaux, les excentriques, ceux qui détonent et se démarquent des autres : « *C'est la diversité qui m'intéresse,* assène-t-il ainsi. *Peut-être que grâce à mon travail, les gens apprennent à voir différemment, avec une curiosité empathique envers mes sujets. Nous sommes tous différents, tel est mon leitmotiv, et que nous en soyons fiers en est le message.* » Une philosophie en phase avec celle des équipes de Portrait(s) et de sa directrice artistique Fanny Dupêchez, mues par l'envie d'éviter les lieux communs, tout en multipliant les surprises comme les espaces de transmission ou d'enseignements. Et ce, y compris, comme il est de coutume ici, en faisant une belle place au côté des artistes, aux autres métiers de l'image (cette fois, les rôles respectifs du producteur et de l'agent). De quoi vraiment appréhender ce que les photos racontent dans leur ensemble, par-delà les simples regards.

FLO
VRE

Texte
Arthur Mayadoux
Photos
Yohann Gozard

Mirari :
a life relieved, 2022
réalisée en collaboration
avec Harriet Davey
et Imogen Davey.

RYAN VARENNES

Une âme de chair & de sang

Artiste au croisement des disciplines et des savoirs, Floryan Varennes construit des objets issus d'une sorte de futur médiéval, en questionnant la société du care et de l'enfermement, mais surtout notre propre rapport à la violence.

© Yohann Gozard

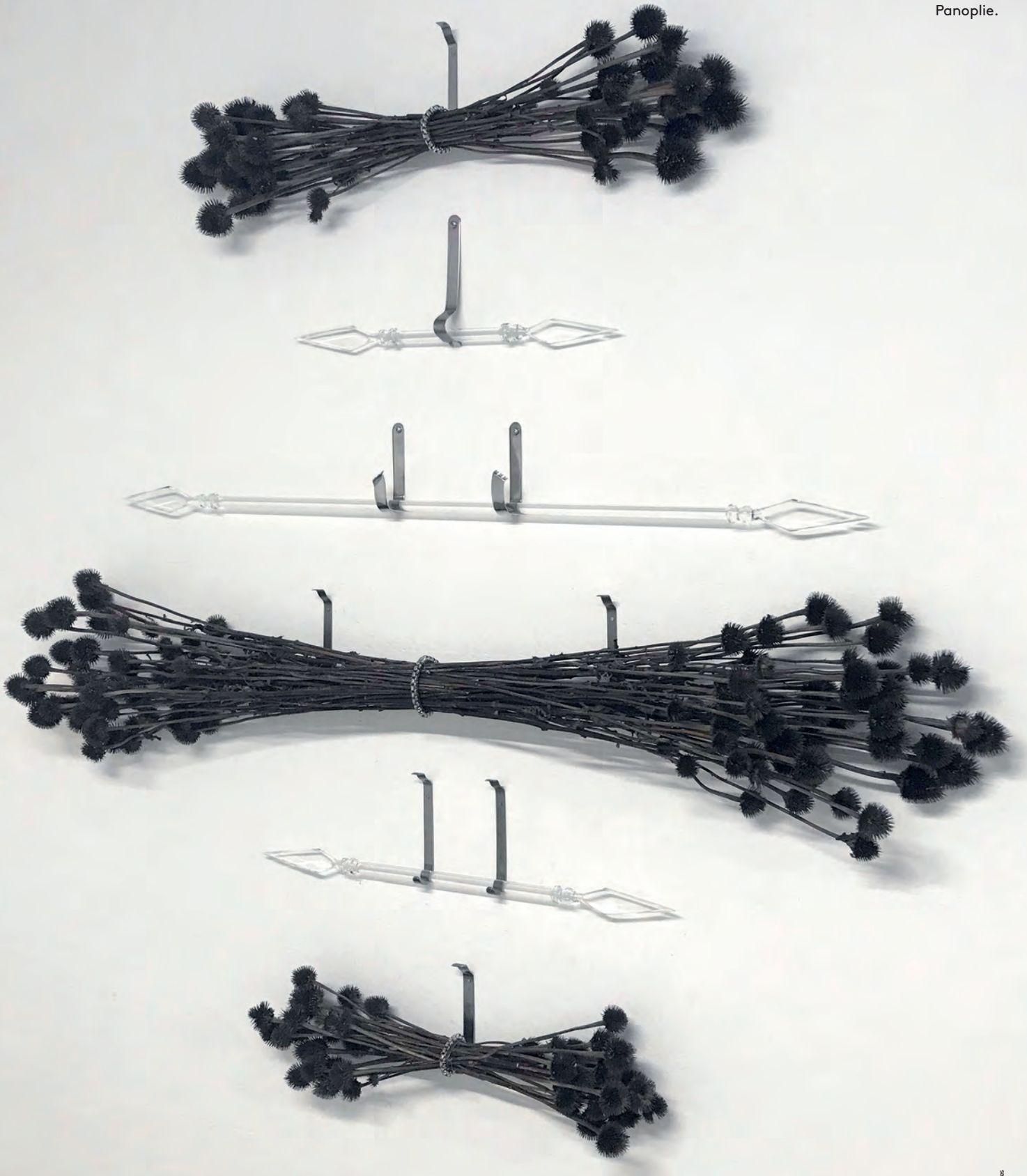
Discipline.

Quelque part entre le conte, la chanson de geste ou le petit précis du Moyen-Âge, Floryan Varennes crée un univers singulier dans lequel on circule comme dans des cellules monastiques. Ses sculptures composées de prothèses médicales collectées ou fantasmées plongent le spectateur dans un temps suspendu. Chez lui, il est question de l'incarné, de la présence au monde, du sang et tout cela se fait via des mondes imaginaires, à l'instar de l'heroic fantasy qui infuse largement son œuvre. Au cœur de cette fantasmagorie, qui se dessine en d'imposantes installations, se trouve le sujet sensible de notre vulnérabilité. La fragilité des corps oppressés et des passions amoureuses se dit dans des armures translucides qui flottent quoique alourdies par de trop nombreux rivets (*Matriarche*, 2022) ou encore dans des armes de tournoi en verre (*Amours toujours*, *Oblivion*, 2020-2021) - si fragiles qu'on ne peut les toucher. C'est notre lien intime à la chair et aux os que Floryan Varennes interroge et ses dispositifs néo-chirurgicaux sont autant des instruments de contrainte que des révélateurs. Car chaque observation de ses œuvres

An artist at the crossroads of disciplines and knowledge, Floryan Varennes constructs objects from a sort of medieval future, questioning the society of care and confinement, but above all our own relationship to violence.

Somewhere between a fairy tale, a chanson de geste or a medieval précis, Floryan Varennes creates a singular universe in which we move around as if in monastic cells. His sculptures, made up of collected or fantasised medical prostheses, plunge the viewer into a state of suspended time. For him, it's a question of the incarnate, of presence in the world, of blood, and all this is done via imaginary worlds, like the heroic fantasy that infuses much of his work. At the heart of this phantasmagoria, which takes shape in imposing installations, is the sensitive subject of our vulnerability. The fragility of oppressed bodies and the passions of love are expressed in translucent armours that float, albeit weighed down by too many rivets (*Matriarche,* 2022), or in glass tournament weapons (*Amours toujours, Oblivion,* 2020-2021) - so fragile you can't touch them. Floryan Varennes questions our

Panoplie.



© Florian Varennes

Oblivion.

nous fait passer à la Question pour faire surgir la vérité, notre vérité. C'est une machine infernale qui révèle l'humanité à elle-même : nous sommes des êtres physiques. C'est un retour au livre, au verbe premier de l'humanité faite de cruauté (qui vient de *crudus,* le sang, nous rappelle l'artiste). Chacune de ces œuvres est une catharsis, un espace où l'âme vient se remémorer à elle-même, un instant suspendu à l'extérieur de la brutalité du monde. On est à la lisière de l'expérience messianique quand on découvre le corps échoué de Floryan Varennes sur une plage dans *Mirari : a life relieved*, réalisée en collaboration avec Harriet Davey et Imogen Davey. L'artiste est humain parmi les humains mais transfiguré par l'intelligence artificielle. Comme face à une représentation du Christ, le spectateur est rappelé à son humanité par la présence d'une entité anthropomorphe sublimée. Dans un grand dénuement esthétique, à rebours de toute tentation baroque, on expérimente sa propre inconsistance. Poussière nous redeviendrons poussière, oui mais d'étoiles. Face à tant de beauté, comment ne pas tomber en adoration ?

intimate connection to flesh and bone, and his neo-surgical devices are as much instruments of constraint as they are revelations. Each observation of his work makes us turn to the Question to bring out the truth, our truth. It's an infernal machine that reveals humanity to itself: we are physical beings. It's a return to the book, to the first word of humanity, made of cruelty (which comes from crudus, blood, the artist reminds us). Each of these works is a catharsis, a space where the soul comes to remember itself, a moment suspended outside the brutality of the world. We are on the verge of a messianic experience when we discover the body of Floryan Varennes washed up on a beach in *Mirari: a life relieved,* produced in collaboration with Harriet Davey and Imogen Davey. The artist is human among humans, but transfigured by artificial intelligence. As if faced with a representation of Christ, the viewer is reminded of his humanity by the presence of a sublimated anthropomorphic entity. In a great aesthetic bareness, against all baroque temptation, we experience our own inconsistency. Dust we shall become again, yes, but stardust. Faced with so much beauty, how can we fail to fall in adoration?

Exposition L'Art dans les Chapelles, 32e édition. 7 juillet/ 17 septembre 2023 - Pontivy, Bretagne. Exposition collective pendant le Voyage à Nantes,1er juillet au 3 septembre 2023, Nantes.

Exhibition « L'Art dans les Chapelles », 32nd edition. 7 July/ 17 September 2023 - Pontivy, Brittany. Group exhibition during the Voyage à Nantes, 1st July to 3rd September 2023, Nantes.

Ben porte
un top 100 %
polyester
Homme Plissé
ISSEY MIYAKE.

ben harper.

la lumière au goût du tunnel

Avec très peu d'instruments et une rare proximité, Ben Harper dévoile une nouvelle collection de chansons pleines de passion et d'âme pour ouvrir son cœur à l'auditeur : Wide Open Light. Toujours en quête de la meilleure manière de transmettre ses émotions, l'artiste continue d'arpenter et d'explorer son propre chemin, près de trois décennies après l'introduction explosive de *Welcome To The Cruel World*. Et ce n'est que le début.

Ben porte un cardigan asymetrique en jacquard beige, une chemise blanche à détails bords francs et un pantalon patron blanc, COMME DES GARÇONS Shirt et chapeau, MAISON MICHEL.

Qu'est-ce qui est venu en premier, les chansons ou le concept ?
Je n'ai pas nécessairement écrit avec un concept en tête, mais j'ai mis des chansons de côté, j'en ai même donné quelques-unes à d'autres personnes pour qu'elles les essaient. J'ai aussi testé certaines d'entre elles sur scène, mais je ne les ai pas enregistrées, dans l'espoir de faire cet album : quelque chose de dépouillé, de subtil, mais dont l'intention est claire.

Comment se fait-il que la deuxième chanson de l'album soit un morceau live ?
« Giving Ghosts » a effectivement été enregistrée en live à l'Opéra de Sydney. La raison pour laquelle j'ai fini par utiliser cette prise live est qu'il y a eu de nombreuses versions de ce morceau et j'ai fini par avoir l'impression que je n'arriverai pas à faire mieux. J'espère qu'un jour, en concert, j'y arriverai, mais j'ai réalisé que je ne pourrais pas obtenir un enregistrement aussi bon en studio. Aussi honnête, en tout cas. J'ai donc dû appeler mon ingénieur du son et lui demander « Pitié, dis-moi que tu as enregistré ce concert » et il m'a répondu « Oui, j'enregistre tous les concerts » ! *(rires)*

Comme cet album s'insère-t-il dans ta discographie ?
Son enregistrement et sa création étaient tout simplement fantastiques, c'est vraiment un disque de rêve. Pour moi, être à ce stade de ma vie et ne pas être soumis à la pression de la musique pop est un exploit, pouvoir faire un disque subtil comme celui-ci et avoir des invités que j'aime : Piers

With very few instruments and a rare proximity, Ben Harper comes back with another collection of songs full of heart, passion and soul. He has never been so close to the listener as he bares his feelings in the 'Wide Open Light' of his songwriting. Always searching for the right way to convey the right emotion, the artist continues to wander and explore his own path, nearly three decades after the explosive introduction of 'Welcome To The Cruel World'. And this is just the beginning.

What came first, the songs or the concept?
I didn't necessarily write with a concept in mind but I was setting songs aside, even giving a couple to other people to try out. I also had road-tested some of them along the way, but I had, with purpose, not put them on records in hopes that I could make this one: Something stripped down, understated, yet clear in its intention.

How come the second song on the record is a live track?
'Giving Ghosts' was indeed recorded live at the Sydney Opera House. The reason I ended up using the live take is because I tried numerous versions of that song and I felt I couldn't better it. Hopefully someday, live again, I will do better but I knew I couldn't get a better version in the studio. That was as honest, maybe. So I had to call my live engineer and ask 'Please tell me you recorded that show' and he told me 'Yes, I record all the shows'! *(laughs)*

Propos recueillis par
Gregg Michel
Direction Artistique
Arthur Mayadoux
Photos
Rasmus Mogensen
Stylisme
Sonia Bédère
Mise en beauté
Fanny Thubé
Assistant stylisme
Christian Boua

Manteau et ceinture LOUIS VUITTON, chapeau suspendu MAISON MICHEL.

Faccini, Jack Johnson, Shelby Lynn. J'ai simplement appelé quelques amis pour qu'ils participent à l'enregistrement. Du plaisir, rien que du plaisir.

Est-ce que le voyage jusqu'à ce disque a toujours été aussi clair ?
J'ai pris un risque, j'ai enregistré un disque instrumental intitulé *Winter is for Lovers*, avec une grosse production, un orchestre à cordes et un groupe. Mais juste avant de le sortir, j'ai décidé d'en faire une version différente, avec juste moi et une guitare en studio. J'ai fini par sortir *Winter is for Lovers* comme une lettre d'amour adressée à la guitare lap steel. Et c'est ce qui m'a poussé à faire ce nouvel album, car je savais que je devais trouver le même courage, mais avec des paroles cette fois.

Wide Open Light semble représenter tout ce que tu as fait jusqu'à présent, le vois-tu comme un résumé de ta carrière ?
Oui, ça semble logique. Ça a du sens pour moi, en tout cas. C'est une ode à mon parcours musical et une ode à l'amour. Il y a beaucoup d'amour dans cet album. L'amour comme un risque, l'amour comme une rupture, l'amour comme un pouvoir. Ce que l'amour apporte, ce que l'amour prend. L'amour comme récompense, l'amour comme notre plus grand accomplissement en tant qu'êtres humains. L'amour sous toutes ses formes.

Tu sembles aborder le sujet de manière plus légère maintenant…
Oui, je ne voulais pas tomber dans les pièges et les clichés de l'amour et j'ai donc essayé d'écrire en contournant tout ce qui semblait évident. Du genre « l'amour est un vide-gre-

How does this album fit in your discography?
Really, recording it and compiling it was amazing, it is a dream record. For me, to be at this stage in my life and to be able to not have any pressure from the pop music variety is everything, to be able to make an understated record like this and have guests I love: Piers Faccini, Jack Johnson, Shelby Lynn. Just to call a few friends to be on the record. It's been a joy.

Was the journey leading to this record always so clear?
I took a risk, I made an instrumental record called 'Winter Is For Lovers' and it was largely produced, with strings and a band. But right before I released it, I decided to do a different version of it with just me and a guitar in the studio. And I ended up releasing 'Winter Is For Lovers' as a love letter to the lap steel guitar. And that pointed my direction towards this album, because at that point I knew I had to be that brave, but with lyrics.

The record seems to comprise everything you did up to now, do you see it as a summary of your career?
Yes, it makes a lot of sense. This resonates with me. It's an ode to my musical journey, and an ode to love. There's a lot of love in this album. Love as risk, love as heartbreak, love as empowerment. What love brings, what love takes. Love as a reward, love as our greatest human accomplishment. Love in all forms.

You seem to be lighter and more humorous about it nowadays.
Yes, I didn't want to fall into any love traps or tropes so I tried to write my way in and around anything obvious. Like this 'Love is a yard sale' (*Editor's*

nier » (*NDLR : Phrase extraite du duo avec Jack Johnson « Yard Sale »*), alors qu'on n'a pas l'habitude d'y penser de cette façon. J'ai essayé d'éclairer mon point de vue sur l'amour, musicalement parlant.

« Masterpiece » se rapproche du « Father And Son » de Cat Stevens. Penses-tu que ton écriture ait changé ?
Merci, c'est un énorme compliment. Il y a beaucoup d'abandon dans cet album. Je lève les mains au ciel et je dis « Amour, fais de moi ce que tu veux ». C'est peut-être ça qui fait la particularité de ces chansons d'amour.

Elles semblent très intimes et, contrairement à celles de beaucoup d'autres artistes, pas du tout simulées, mais pleines de cœur et de passion.
Chanter l'amour à 53 ans est très différent de chanter l'amour à 23 ans. Et je ne pensais pas vivre assez longtemps pour chanter l'amour à 53 ans. Vraiment pas. Il s'avère que cela devient une conversation totalement différente, à cet âge.

Penses-tu avoir trouvé ce que tu cherchais, et penses-tu que c'est important de le trouver ?
Pas mal ! (*rires*). Quand tu trouves ce que tu cherches, tu réalises que le voyage pour le trouver ne fait que commencer. On se dit : « J'ai trouvé, mais qu'est-ce que je vais en faire ? ». Il s'avère que l'on peut chercher quelque chose toute sa vie, le trouver et c'est finalement le début de la quête. C'est très intéressant, c'est la nature humaine.

Vois-tu tes albums comme les étapes d'un voyage intérieur ?
Oui, tout à fait !

note: From the duet with Jack Johnson 'Yard Sale') kind of a thing, where you don't usually think of it like that. I tried to shine my perspective on love sonically.

Your song 'Masterpiece' leans towards the 'Father And Son' of Cat Stevens. Do you think your songwriting has changed?
Thank you, that's big. There's a lot of surrender in this record. Just throwing up my hands and saying 'Love, do with me what you will'. That's maybe what's different with these love songs.

They sound very intimate and, as opposed to a lot of other artists, not fake at all but full of heart and passion.
Singing about love at 53 is a whole hell of a lot different than singing about love at 23. And I didn't think I'd live long enough to sing about love at 53. Never did. It turns out it's a whole new conversation, this age.

Do you think you found what you were searching for, and do you think it matters to find it?
That's really good! (*laughs*) When you find what you're looking for, you realize the journey to find it has just begun. It's like 'Well I found it, now what am I going to do with it?' It turns out you can look your whole life for something, find it and it's the beginning of the quest. It's very interesting, human nature and such.

Do you envision your albums as steps of an inner travel?
Yes, very much so!

Do you see this one as a culmination or simply another step?
This one closes a book. It wraps a bow around something. I don't know what. But whatever I do from here will certainly be a departure.

Veste à carreaux grise sans manche upcyclée, PARIS RE MADE, une veste croisée blanche et tee shirt cœur AMI, et un pantalon en lin GIORGIO ARMANI.

Chemise et pantalon en lin, GIORGIO ARMANI, Plaids et panier en cuir, RALPH LAUREN HOME.

Considères-tu celui-ci comme un aboutissement ou juste une nouvelle étape ?
Celui-ci referme un livre. Il fait un nœud autour de quelque chose. Je ne sais pas quoi, mais tout ce que je ferai à partir de maintenant sera certainement un nouveau départ.

Les arrangements sont vraiment ténus et dépouillés, comment as-tu réussi à ne pas surproduire les chansons ?
C'était le grand moment de vérité pour cet album. Je connais des producteurs, et même de très bons producteurs, de hip hop, d'électro, d'EDM… Certains ont même gagné le titre de « producteur de l'année ». Mais ces gens, j'ai choisi volontairement de ne pas les appeler. En revanche, je me suis tourné vers deux personnes que je connais depuis toujours : Danny Kalb, qui a enregistré « Both Sides Of The Gun » et « Lifeline », et Jazon Mozersky, qui faisait partie de Relentless 7 avec moi. Il y a une seule chanson co-écrite sur cet album et c'est « 8 Minutes » avec lui. C'est un album dépouillé et tous deux m'ont vraiment aidé à le produire, car à chaque fois que j'essayais de l'étoffer en ajoutant des choses, ils revenaient vers moi et me disaient ce qu'il fallait enlever. C'était vraiment une production par extraction, d'une certaine manière. Ils m'ont vraiment permis de sortir de mes propres sentiers battus, donc je ne peux pas juste dire : « J'ai décidé d'être courageux et de laisser de côté la batterie et la basse ». En réalité, j'avais des

The arrangements are really tenuous and bare, how did you manage not to overproduce the songs?
That was the big moment of truth for this record. I know some producers, I even know some really good producers, I know producers that have won 'Producer of the year', I know producers in hip-hop, electronica, EDM. I know some people and I chose specifically to not call them. There are a couple of people I've known forever: Danny Kalb, who engineered 'Both Sides Of The Gun' and 'Lifeline', and Jazon Mozersky, who was in Relentless 7 with me. There is only one co-write on this record and it's with him on '8 Minutes'. It's a sparse record and He and Danny Kalb really helped me produce it because I would put things on there and whenever I would try to make it bigger they would come back to me and tell me what to remove. It was truly production by extraction, in a way. And they helped me get me out of my own way, so I can't just say 'I've decided to be brave and leave off drums and bass' because I had people who were really leaning on me to make sure that this record sounded honest and bare, and naked.

'Love After Love' is the only track with a whole band and even a violin, but even then, you still sound as close to the listener as possible.
It didn't break the spell, I'm glad. We took the drums and bass out of this one as well but then it

Ensemble
100% polyester,
Homme Plissé
ISSEY MIYAKE.

gens qui regardaient par-dessus mon épaule en permanence pour s'assurer que cet album sonne de manière honnête, nue et dépouillée.

« Love After Love » est le seul morceau avec un groupe entier et même un violon, mais même dans ce cas, tu sonnes au plus près de l'auditeur…
Cela n'a pas rompu le charme alors, j'en suis heureux. Nous avions également retiré la batterie et la basse de ce morceau, mais ça ne fonctionnait pas, donc nous avons décidé de les remettre. « Masterpiece » était également très dépouillée mais j'ai toujours aimé la partie de basse alors on peut dire que « Love After Love » a servi de caution pour rajouter de la basse à « Masterpiece ». Ce sont des chansons sœurs sur l'album.

Que peux-tu dire au sujet de la pochette ?
Le visuel représente une femme assise à sa fenêtre, la nuit, avec la lumière allumée et j'ai choisi cette image, parce que j'aime à penser

didn't work and we decided to put them back. 'Masterpiece' was stripped down too but I always liked the bass on it, so 'Love After Love' gave license to add bass to 'Masterpiece'. They are sister songs on the record.

What can you tell me about the artwork?
The cover has a woman sitting at the window at night with the light on and I used that cover because I'd like to think that in a perfect world she's listening to this record. *(smiles)*

You will start touring the album soon, do you think the old songs will influence your way of playing the new ones or will it be the other way around?
No, I'll play these ones the way they're recorded.

que, dans un monde parfait, elle écoute cet album. (*sourire*)

Tu vas bientôt partir en tournée, penses-tu que les anciennes chansons influenceront ta façon de jouer les nouvelles ou est-ce que ce sera l'inverse ?
Non, je les jouerai telles qu'elles ont été enregistrées.

Comment t'es-tu retrouvé à jouer avec Harry Styles ?
Je l'ai fait pour la simple et bonne raison qu'il est génial, que la chanson est géniale et que son album est génial. Je jouerais avec n'importe qui ayant des bonnes chansons. Il se trouve cette fois qu'il s'appelle Harry Styles. C'était cool pour moi d'être demandé, c'était excitant et ça a donné une session super fun. J'en garde un souvenir vraiment merveilleux et j'espère que nous pourrons en faire d'autres.

À ce propos, avec qui aimerais-tu collaborer ?
J'aimerais écrire avec Paul Simon, ça pourrait être amusant. J'aimerais aussi écrire avec Joni Mitchell ou Lauryn Hill.

Est-ce que tu penses déjà à ce que pourrait être la prochaine étape ou est-ce que tu comptes simplement profiter de celle-ci ?
Je vais profiter de celle-ci parce que je n'ai pas de prochaine étape pour l'instant. Je n'ai rien de prévu. Pour ce qui est d'enregistrer des disques en tout cas, car je vais mettre toute ma concentration, mon énergie et ma détermination dans la tournée à partir de maintenant.

How did you end up playing with Harry Styles?
I only did it because he is great, the song is great and the album is great. I'd play with anybody who has a handful of great songs. It just so happened that his name is Harry Styles. It was great to get the call, exciting, it was a super fun session. It was wonderful, I hope we can do more.

Speaking of that, who would you like to collaborate with?
I'd love to write with Paul Simon, that would be fun. I'd like to write with Joni Mitchell too, or Lauryn Hill.

Do you already imagine what could be the next step or do you intend to simply enjoy this one?
I am going to enjoy this one because I don't have a next step right now. I don't have anything planned. As far as making records go of course, because I am going to put all my focus and energy and intensity into going on the road now.

Cape en laine
THE-29
XPERIENCE.

Wide Open Light (Chrysalis)
sorti le 2 juin 2023.
En tournée à partir de juin 2023.
À l'Olympia à Paris le 30 juin
et du 3 au 5 juillet.

Propos recueillis par
Capucine Berr
Image
MCAS Bureau

Marguerite Chaillou et Alexandre Sade sont les co-fondateurs de MCAS Bureau. Respectivement formés à Penninghen puis HEC et auprès d'Ali Madhavi et d'Antinomy (Amsterdam), ils ont fondé un studio digital spécialisé dans la production de contenus au carrefour des arts (photo, 3D, motion design) et de l'Intelligence Artificielle. Une synergie qui décuple les perspectives de création, mais où l'humain reste maître de son son travail.

DREAMS ARE MY REALITY...

Comment peut-on définir ce nouveau métier qui est le vôtre ?

Marguerite : Nous sommes des créateurs d'images, on fait du *mix medias*. Cela signifie que nous sommes des directeurs artistiques et photographes de mode et que l'Intelligence Artificielle est simplement un nouvel outil qui intervient durant notre processus créatif.

Comment se singulariser et répondre à des commandes sur-mesure avec l'IA ?

Alexandre : Tout d'abord, l'important, c'est la démarche et les différentes étapes de création. Il n'est jamais question d'une livraison d'image 100 % Intelligence Artificielle à la façon des outils comme MidJourney. Nous utilisons des éléments de la réalité et le fruit de notre travail, un shooting, une illustration ou des produits en 3D, auxquels l'IA va pouvoir offrir par exemple un décor, un écrin, une mise en situation, une perspective…

Ensuite, il était primordial pour nous, par souci de sur-mesure et de qualité, de précision et de droits d'auteur, d'éthique en somme, de ne pas utiliser des applis classiques. Nous avons donc développé notre propre outil, avec des plugins, scripts, databases de nos photographies et donc des données propres dont le sourcing est indiscutable.

Marguerite : Cette démarche technologique nous permet de ciseler projet après projet notre propre identité et de contrôler l'esthétique de nos rendus. Chaque projet se nourrit de nos précédents travaux et optimise l'expérience grâce au *reinforcement learning* qui enrichit notre algorithme propre et notre ADN créatif. Tout est contrôlé, on ne subit pas l'outil et on reste aux commandes.

Comment envisagez-vous l'avenir de l'IA ?

Alexandre : Cela sera tout simplement un outil comme un autre, qui nous permettra de plus en plus d'éviter toutes les frictions qui accompagnent les processus auxquels nous sommes déjà familiers. Cela nous donne une liberté incomparable, et beaucoup plus de temps pour travailler sur les choses essentielles. Nous pensons que l'IA sera une révolution (si elle ne l'est pas déjà) dans les milieux créatifs, et que par conséquent, il nous incombe à nous, ainsi qu'à toute une nouvelle génération d'artistes, la responsabilité de promouvoir son utilisation de manière responsable, notamment sur le sujet du droit à l'image et de la provenance des données. Ce qui est vraiment important aujourd'hui, c'est d'éduquer autour de l'IA, de ses extraordinaires possibilités mais aussi de son éthique. Le plus important dans la création de l'image c'est la démarche et le concept. L'IA n'est qu'un outil parmi d'autres, mais c'est un outil incroyable, évidemment….

DE LECTURE

Texte
Carine Cheneaux

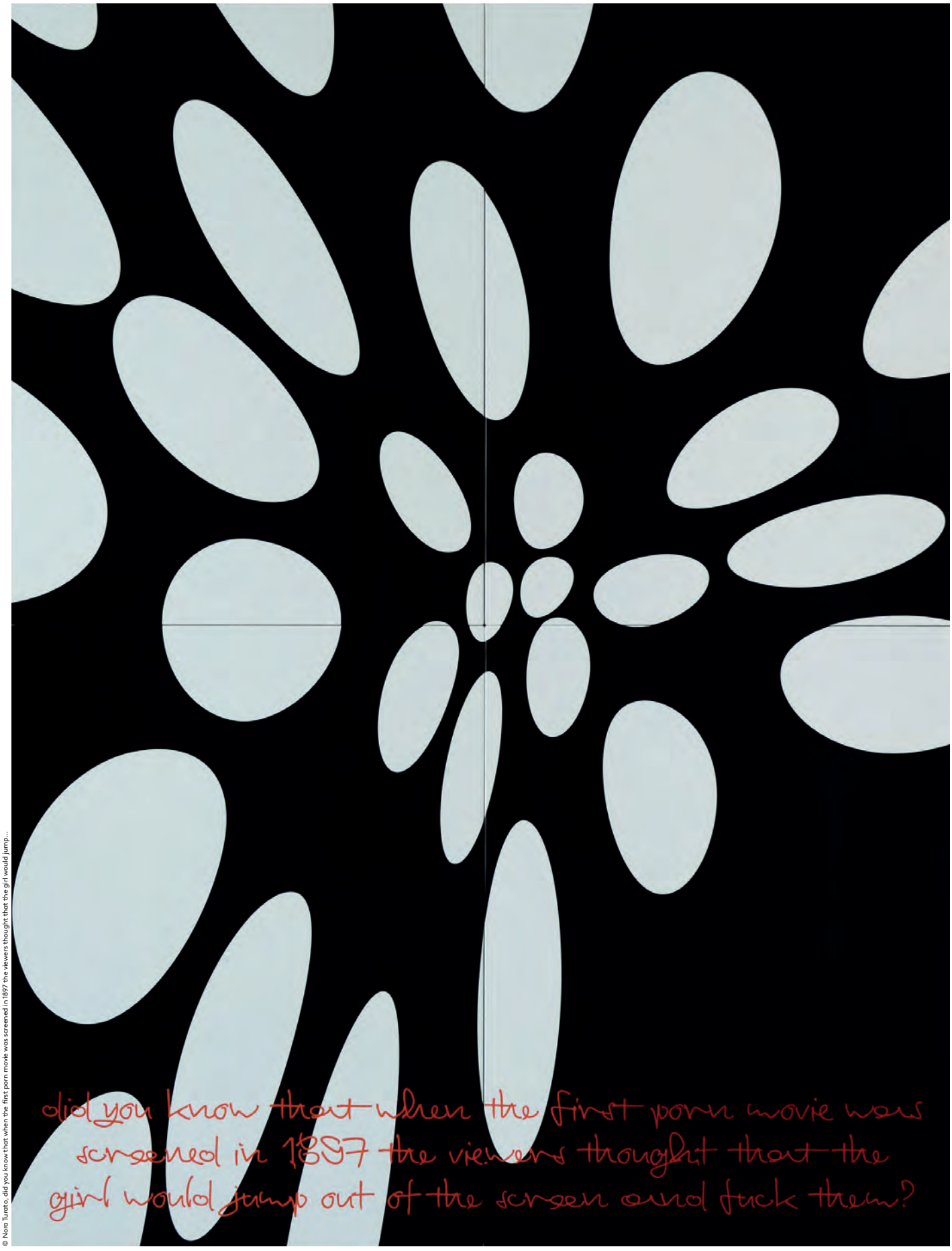
Habitué à faire dialoguer les œuvres de ses collections avec d'autres, plus contemporaines, pour interroger nos sociétés, le très dynamique Musée des Beaux-Arts du Locle (MBAL) en Suisse, a choisi aujourd'hui, de se pencher sur le devenir des mots. Sa dernière exposition collective s'intitule Le plaisir du texte. On l'inscrit dans notre agenda de l'été, évidemment.

Le titre de l'événement, *Le plaisir du texte*, a été emprunté à l'ouvrage éponyme du philosophe Roland Barthes, paru en 1973. Un petit recueil faussement simple sous sa forme d'abécédaire, qui défend le côté intrinsèquement sensuel de l'écrit et qui doit être relu d'urgence à l'heure où les mots – choisis – ne vivent pas leur meilleure vie. Car c'est bien le sens de l'époque qui a donné à Federica Chiocchetti, directrice du MBAL, l'envie de s'interroger sur la place de l'écrit face à la déferlante d'éléments visuels

The dynamic Musée des Beaux-Arts du Locle (MBAL) in Switzerland is accustomed to bringing works from its collections into dialogue with other, more contemporary works, in order to question our societies. Today, it has chosen to focus on the future of words. Its latest group exhibition is entitled Le plaisir du texte. We'll be sure to include it in our summer diary.

The title of the event, Le plaisir du texte, is borrowed from the eponymous work by philosopher Roland Barthes, published in 1973. A deceptively simple little compendium in the form of a primer, it defends the intrinsically sensual side of the written word and is urgently in need of rereading at a time when words - chosen words - are not living their best life. For it was a sense of the times that inspired Federica Chiocchetti, director of the MBAL, to question the place of the written word in the face of today's flood of visual elements. And even to strengthen its position in an intelligent and playful way. The tone is set at the very front of the museum, with an installation by Triin Tamm and Rollo Press, while throughout the galleries, the play of typography takes centre stage, led by giant parentheses by

© Jo Spence, Remodelling Photo History Revisualisation, 1981-82. Collab avec Terry Dennett. ©The Estate of Jo Spence.



© Nora Turato, did you know that when the first porn movie was screened in 1897 the viewers thought that the girl would jump...

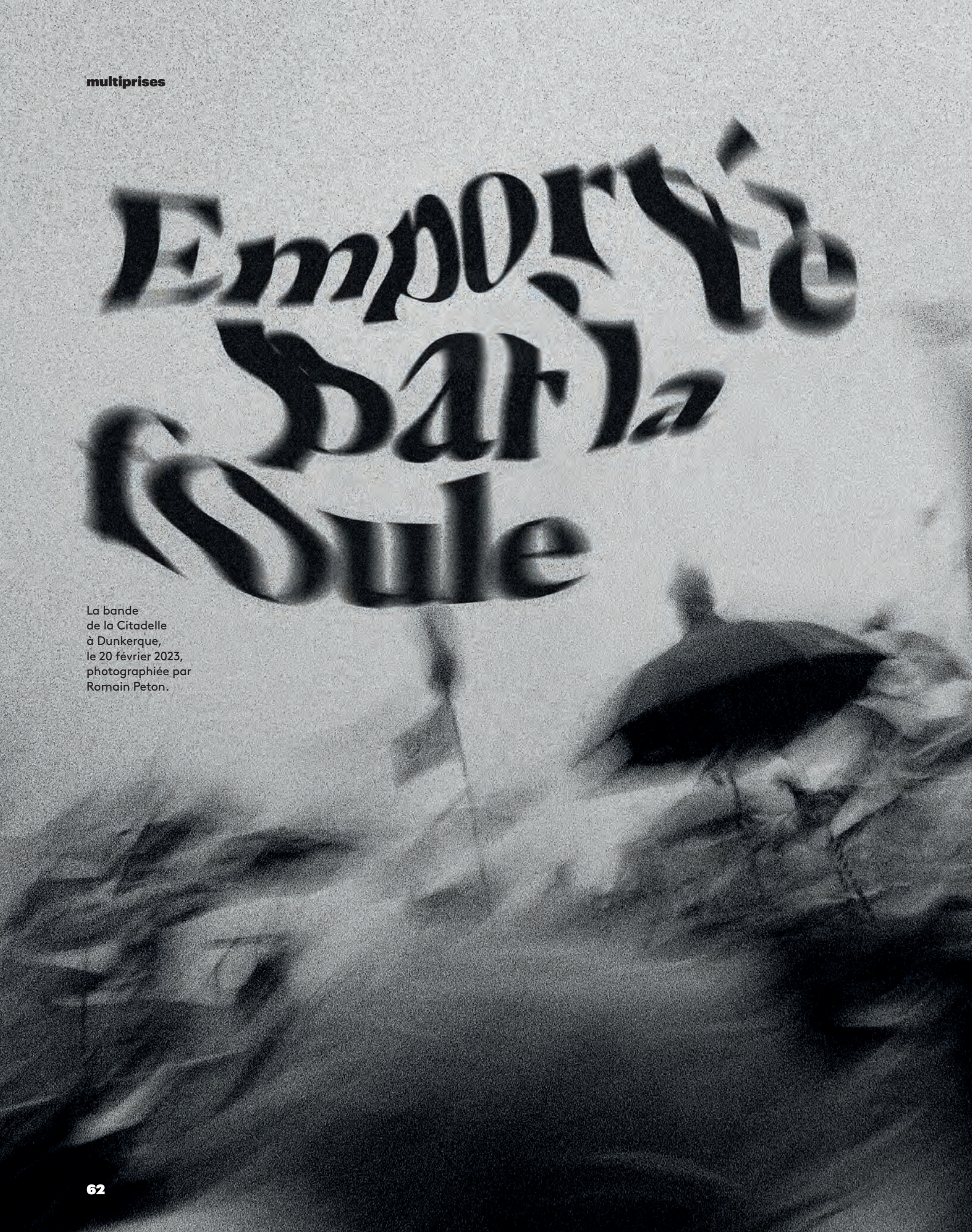
qui nous submerge aujourd'hui. Et même à renforcer de manière intelligente et ludique, l'assise de celui-ci. Ainsi, c'est dès la façade du musée que le ton est donné, avec une installation de Triin Tamm et Rollo Press, tandis qu'au fil des salles, les jeux de typo s'imposent ; parenthèses géantes de l'artiste Philippe Decrauzat en tête. Et si les chefs-d'œuvre patrimoniaux de l'institution s'offrent une revisite bienvenue en se confrontant à des clichés contemporains, on ne pourra que se réjouir de voir ces derniers mettre majoritairement en scène des femmes occupées à lire. De quoi rappeler au passage quelque combat quant à l'éducation pour… tout le monde. Mais on ne manquera pas d'aimer non plus, la façon intelligente et jubilatoire dont ici, les mots s'immiscent peu à peu dans les images (voir le message drôlement informatif de Nora Turato). Et puis au final, comme une bouffée d'air frais imaginée par Chloe Dewe Mathews (à l'origine pour le festival Alt. +1000), la retranscription photographique d'un voyage en Suisse de l'auteure Mary Shelley, qui pourrait avoir influencé son « Frankenstein ». Une conclusion en tout point parfaite pour une exposition qui donne envie de ne surtout pas choisir son camp. Continuer d'aimer l'image en n'oubliant jamais à quel point le texte est un matériau passionnant.

artist Philippe Decrauzat. And while the institution's heritage masterpieces are given a welcome facelift by being confronted with contemporary clichés, we can't help but be delighted to see the latter featuring mostly women busy reading. It's also a reminder of the struggle for education for… everyone. But we can't fail to love the intelligent, jubilant way in which the words are gradually interwoven with the images (see Nora Turato's amusingly informative message). And finally, like a breath of fresh air imagined by Chloe Dewe Mathews (originally for the Alt. +1000 festival), the photographic retranscription of a trip to Switzerland by author Mary Shelley, which may have influenced her 'Frankenstein'. A perfect conclusion to an exhibition that makes you want to choose sides. Continue to love images, while never forgetting just how fascinating text can be.

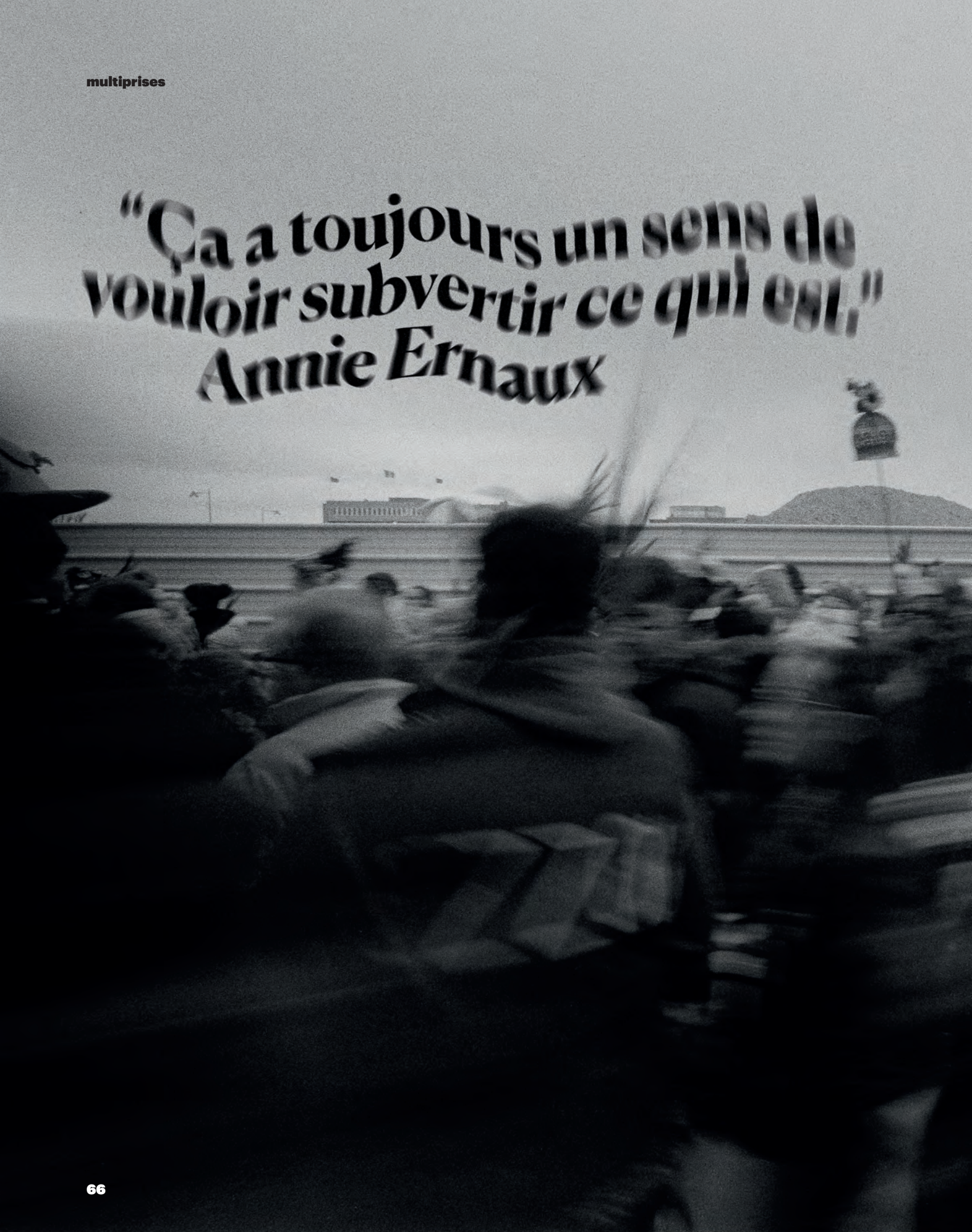
Exposition Le plaisir du texte, jusqu'au 18 septembre 2023 au Musée des Beaux-Arts Marie-Anne-Calame 6, CH-2400 Le Locle, Suisse. Du mercredi au dimanche, CHF. 8. Entrée libre le premier dimanche du mois. mbal.ch

Exhibition Le plaisir du texte, until 18 September 2023 at the Musée des Beaux-Arts Marie-Anne-Calame 6, CH-2400 Le Locle, Switzerland. Wednesday to Sunday, CHF. 8. Free admission on the first Sunday of the month. mbal.ch

Emporté par la foule



La bande de la Citadelle à Dunkerque, le 20 février 2023, photographiée par Romain Peton.


"Ça a toujours un sens de vouloir subvertir ce qui est."
Annie Ernaux

prophétie

Texte
Elisabeth Clauss

Photos
Voir mention

LA NOUVELLE VAGUE

Elles apparaissent par centaines chaque année et sont nombreuses à ne tenir que quelques saisons. Alors pourquoi créer une marque de mode aujourd'hui ? D'autant que même si l'offre se démultiplie, la plupart des consommateurs, 90 % du temps, ne portent que 10 % de leurs vêtements. En réalité, la motivation des jeunes créateurs est sublime et échappe à la raison de ceux qui méconnaissent les mécanismes de la passion : la mode est un art impliqué, le plus immédiat des moyens d'expression. Portrait de quelques-uns de ces conteurs.

Les vêtements racontent les évolutions de la société, les accompagnent, les précèdent même quand on les comprend. Mais sur un marché de plus en plus embouteillé, on peut se demander ce qui pousse de jeunes créatifs à se lancer dans une course de fond qui leur coûtera des nuits blanches et souvent des boulots parallèles. Si un grand nombre d'étudiants en stylisme préfèrent se tourner d'emblée vers des contrats stables dans des studios de marques établies, certains sont mus par une urgence de partager, guidés par la mission impérieuse d'ajouter leur langage à l'époque. Ils bénéficient parfois de bourses et de prix qui leur permettent de structurer leur entreprise, à l'instar du Prix LVMH (une dotation de 300 000 € accompagnée d'un mentorat d'un an, dont ont bénéficié, entre autres, Marine Serre et Grace Wales Bonner), le Prix de l'ANDAM (300 000 € et un accompagnement d'un an également, qui a soutenu les jeunes marques Y/Project, Koché ou Atlein), ou le Festival de Mode, de Photographie et d'Accessoires à Hyères, dont le Grand Prix attribue 20 000 € ainsi que plusieurs opportunités de collaborations (avec les Métiers d'art de Chanel notamment). Animés d'une vocation à l'épreuve des difficultés qu'ils rencontreront, leur propos est durable par définition – les jeunes créateurs ne sont pas ceux qui alimentent la surproduction – et avec des moyens limités, ils consacrent toute leur énergie à changer notre mo(n)de.

PONTET EYEWEAR, 29 ANS

Ce Marseillais aux perspectives larges est issu d'une lignée d'opticiens. Son arrière-grand-père était photographe, et travaillait déjà avec des lentilles et des optiques. Son grand-père, ensuite, a développé une activité dans la lunetterie ; les dîners de famille étaient animés de discussions où l'on parlait boutique. Lui-même opticien diplômé, Hermès a suivi une formation de deux ans en design de lunettes et a commencé à voler de ses propres ailes à 26 ans, quand il s'est senti limité dans l'évolution de ses créations. « *Je suis plus proche de l'univers de la Méditerranée, je m'inscrivais moins dans un stylisme parisien. J'ai rapidement souhaité développer mon entreprise, prendre des risques, cultiver mon univers.* » Il a fondé sa marque de lunettes optiques et solaires fin 2021, et signe chaque année une collection qui est une destination ; d'abord l'Égypte, puis la Grèce.

Naissance d'une vocation par la lorgnette

« Je suis parti de mon prénom, qui interpelle souvent : Hermès est le dieu du voyage, des confidences et du commerce. Je voulais mettre en valeur les villes anciennes de la Méditerranée, riches d'histoires, pour faire vivre chaque collection comme un nouveau voyage autour de la vision. »

Ses influences, son héritage

« Ma famille m'a soutenu dans la mesure où il s'agissait de la transmission d'une tradition, mais être designer de lunettes, c'est un métier différent de celui d'opticien. Cette marque est vraiment une aventure personnelle. J'adore raconter des histoires avec mes lunettes, dérouler un fil conducteur. » Thésée pas taiseux de la lunetterie moderne, Hermès nous a déjà fait visiter l'Égypte, avec des évocations de ses animaux emblématiques, et la Grèce avec des bleus transparents, lavés par le soleil. *« Je travaille toujours à partir d'une inspiration narrative. J'ai créé un acétate translucide, fabriqué à base de fleurs de coton, habité de touches de couleurs denses, comme des écailles, qui évoquent les profondeurs du Nil. »*

Ses défis

« Le principal, en tant que jeune entrepreneur, c'est d'arriver à se faire confiance. Je doute parfois, mais je reste également beaucoup dans l'écoute. Il faut aussi rapidement apprendre à rassurer les partenaires qui soutiennent le projet. Je me suis lancé tout seul, et si au départ, c'était intimidant, j'ai su rassembler autour de moi une équipe solide de sept personnes en interne, assez jeunes, et j'ai découvert toute la richesse du "travailler ensemble". Il règne ici une atmosphère humaine fondamentale. »

Sa prochaine étape

« Développer la dimension commerciale de la marque, et prendre le temps de savourer le rythme d'une entreprise qui démarre, avec un fonctionnement sain, convivial, et qui n'est pas encore soumise à la pression d'un grand boom. »

FERNANDO MIRO

MIPINTA, 27 ANS

Finaliste au Festival d'Hyères en 2022, son langage mode explore la masculinité extravagante. Ce Brésilien installé en Belgique où il a étudié le stylisme à La Cambre, développe sa marque via sa boutique en ligne, et dès le mois d'août, il participera à la Copenhagen Fashion Week pour initier une nouvelle formule de production. Fernando est arrivé au vêtement par le théâtre, choisissant pour s'exprimer un art qui lui semblait offrir plus de débouchés. Sa détermination l'a poussé à faire le voyage depuis Belo Horizonte, sa ville natale, jusqu'à Bruxelles pour passer le concours d'entrée de la prestigieuse école belge. Un autre bel horizon, pour de nouvelles ouvertures.

Ses premières réflexions

« Dans ma jeunesse, j'étais dérangé par l'offre qui était disponible en matière de mode masculine. Je n'avais pas d'autre choix que de lancer ma propre maison, puisque ce que je rêvais de porter pendant toute mon adolescence, n'existait pas. Selon le même raisonnement, travailler pour quelqu'un d'autre n'aurait pas réglé mon problème. »

Sa différence

« Je propose des vêtements pour hommes qui présentent une masculinité assumée même si elle est décalée. Je ne refuse pas la masculinité, je ne veux pas habiller l'homme en femme, mais poser sur lui un regard plus affranchi et réaliste. Au début, je pensais m'adresser à des gens de mon âge, la vingtaine, mais finalement, les hommes les plus touchés par mes créations se sont révélés être des adultes de 40-50 ans, ou de jeunes adolescents qui ont envie d'être plus libres dans leurs expressions de la masculinité. Alors que les hommes de mon âge, 27 ans, ont finalement encore de nombreux blocages, et beaucoup plus de mal à s'identifier à cette forme de liberté. »

Son feu sacré

« Je me rappelle chaque matin les retours positifs que je reçois par rapport à mon travail, c'est encourageant. Je regarde là où je veux arriver et je marche dans cette direction, sans m'arrêter face aux embûches. Que le chemin soit droit ou courbe, je continue. Ce sont les rencontres, les réactions enthousiastes ou même négatives, qui me motivent. Il est arrivé que des enfants manifestent des réactions très touchantes en découvrant mes vêtements. Au Festival d'Hyères par exemple, un petit garçon de huit ans m'a témoigné combien il était content de découvrir mon travail. Il avait vu le défilé sur Internet avec sa mère, et il l'avait tellement aimé qu'elle l'a emmené au show-room le lendemain. C'était un moment très mignon, comme si je rencontrais le petit Fernando qui ne trouvait pas de vêtements pour se raconter. »

ARTHUR ROBERT

OUEST PARIS, 32 ANS

Parisien, formé à l'Atelier Chardon Savard, il avait préalablement étudié le droit pendant deux ans, avant de bifurquer vers le stylisme. « *J'ai toujours été intéressé par la mode, même avant le lycée, mais je ne savais pas encore sous quelle forme l'exprimer. Je suivais le travail d'Hedi Slimane chez Dior, parce que je voulais ressembler à ses mannequins ! (rires) J'allais aussi au Printemps pour voir le corner Saint Laurent. Il se trouvait juste à côté de celui de Martin Margiela, dont j'ai découvert le travail à ce moment-là* ». Par la suite vendeur dans la boutique de l'iconique designer belge rue de Grenelle, Arthur s'est détourné du droit (mais pas du chemin), l'année même où Margiela signait personnellement sa dernière collection, celle de ses vingt ans : « *Ses fans défilaient pour s'offrir ce qui deviendrait des collectors, et tout ce milieu me fascinait.* » En 2012, son diplôme de mode en poche, Arthur effectue un stage chez AMI Paris. « *J'ai été embauché, et pendant les sept années suivantes, j'ai vu Alexandre Mattiussi développer sa marque en partant d'une toute petite équipe, ça m'a montré que c'était possible. Ça m'a aussi confirmé dans l'idée que je voulais signer des projets personnels, en ayant toute latitude, prendre mes propres décisions créatives.* » Sous la griffe « Ouest Paris », il a présenté sa première collection en 2022.

Ses « maîtres à créer »

« Ce que je trouve intéressant chez Margiela, c'est son identité de marque, qui est partout sans l'être. J'aime ses références à des pièces du passé, mais pas littérales, plutôt radicales. Et chez Helmut Lang, ce sont les détails fetish décalés sur le denim, imperceptibles au premier coup d'œil, mais subtilement transgressifs ».

Ses nuits blanches

« Elles sont liées au rôle de chef d'entreprise. Je travaille avec un associé sur la partie business, et j'ai deux stagiaires. Une entreprise ne dort jamais, c'est un enfant très turbulent. Cela représente un énorme travail de gestion, et du financement à la production, on rencontre des défis à chaque étape. »

Son moteur

« Tout est parti de cette marque hypothétique que je ne trouvais pas. J'avais une certaine expérience professionnelle avec des labels commerciaux, je savais que je voulais travailler le denim, brut exclusivement, avec un côté plus expérimental. Une forme de vêtements de travail qui ne seraient pas rétro, et toujours sous un angle référencé. Le denim rassemble des codes de communautés, notamment le vestiaire gay américain des années 70. Je voulais mélanger plusieurs univers, avec l'idée d'un uniforme un peu fetish, à l'échelle d'une marque. »

OUEST
OUEST
OUEST

MARKE BRAND, 31 ANS

Il est seul maître à bord de sa barque, pardon, de sa marke, qu'il a fondée fin 2021 avec d'abord une collection de bijoux, puis une ligne de vêtements qui a suivi dans la foulée. Diplômé en Fashion Design and Communication à Düsseldorf, il a toujours voulu créer sa maison, mais a commencé par travailler en agences de communication, *« une double formation, en prévision »*. Son projet, initié fin 2019, a mûri à la faveur du temps dégagé par le confinement. Sa première collection était inspirée par l'imaginaire de son enfance, époque où les vêtements (très) anciens le captivaient : *« À l'école maternelle, je dessinais des crinolines. Mes mood boards sont pleins de pièces historiques que j'interprète en regard de mes obsessions esthétiques, comme les détails marins de mes vacances en famille. Plus on s'implique personnellement, plus le résultat est sincère et touchant. Quand on travaille sous un angle émotionnel, on crée des collections uniques. »*

Son chemin vers l'indépendance

« Avant de fonder ma marque, j'ai travaillé pour Bel Epok, une agence de design, où j'occupais la fonction de directeur artistique et gérais la communication d'autres marques. Une excellente formation avant de lancer sa propre entreprise. J'ai effectué des stages à Paris, en agence de production, design et communication, où j'ai appris ce dont j'avais besoin pour me lancer et grandir. C'était un rythme haletant, très inspirant. »

Son auto-gestion

« Tout faire tout seul, pour l'instant, c'est surtout une décision rationnelle et financière, mais c'est aussi parce que la communication se fait facilement grâce aux réseaux sociaux. S'occuper de tout, de la création du site jusqu'au développement des prototypes, c'est un travail énorme. Ma famille m'a proposé de l'aide, mais je préférais prendre mes propres risques, sans mettre en jeu l'argent de mes proches. C'était une décision morale, et j'ai opté pour un crédit. Cependant, je suis ouvert à nouer des partenariats. »

Ses processus de fabrication

« Les bijoux sont fabriqués en Italie et assemblées en Allemagne. Les vêtements, développés et produits à 30 minutes de Cologne, où je vis. Une petite partie est faite en Pologne. Je veux que la production soit proche de moi, locale, par souci de durabilité et de responsabilité. La collection de l'hiver prochain sera la deuxième, et je participe déjà à des showrooms et des festivals de mode. Je suis aussi membre du Fashion Council Germany. Mais je ne veux pas me précipiter : j'ai besoin de temps pour concevoir une veste parfaite, un manteau qui durera, pour développer des patrons, pour poser les bases de mon identité. »

Du temps pour un job alimentaire ?

« Pas du tout ! (rires) Je travaille toute la journée. »

MARQUE ÉPONYME, 28 ANS

Parisienne, elle est diplômée de l'Ecole Duperré et de l'IFM. Après ses études, elle a effectué un long stage chez Balenciaga, qui était sa maison rêvée. Mais elle voulait aussi créer sa marque, engagée, très personnelle. *« Ma première collection est sortie une semaine avant le premier confinement. Comme tout était à l'arrêt et le timing de la mode ralenti, ça m'a permis de me concentrer sur l'image de ma marque, de créer des vidéos personnelles, de réfléchir à mes collections dans un tempo plus rationnel qui s'est révélé être une opportunité pour travailler à mon rythme et installer mon identité. »*

Son besoin de s'exprimer

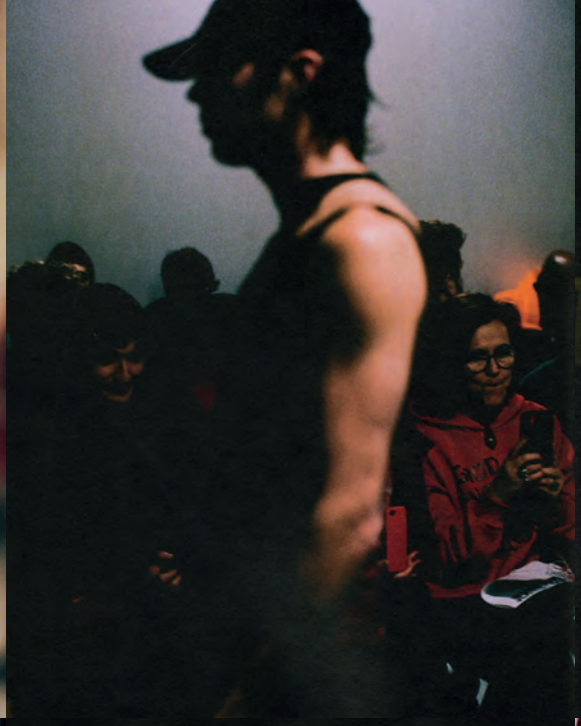
« Dès que j'ai commencé à faire de la mode, j'ai réfléchi à la question des collections « homme » ou « femme », mais je pensais qu'il était plus intéressant et important de développer des vêtements qui soient le résultat d'une rencontre esthétique et élective, plutôt que des pièces assignées à des genres. Comme je suis queer, je voulais aussi représenter ma communauté. Depuis longtemps, je puisais autant dans le vestiaire masculin que féminin, et mes amis hommes qui voulaient adopter des pièces femmes trouvaient finalement peu de propositions. Parallèlement, j'ai été influencée par la lecture d'auteurs comme Paul B. Preciado, Judith Butler, Virginie Despentes… »

Son fonctionnement

« J'ai lancé ma marque en fonds propres, parce que j'étais aussi styliste photo et directrice artistique pour des magazines de mode et des groupes de musiques. Si des investisseurs se présentent, ça me donnera de la latitude dans la production, mais je veux rester majoritaire dans ma marque. Toute la collection est fabriquée en France, dans des ateliers situés juste à côté de mes bureaux, à Paris, à La Caserne. C'est un incubateur de talents qui génère de l'entraide et de l'émulation entre des jeunes designers qui se partagent les espaces de production mis à leur disposition. »

Ses marathons

« Cumuler plusieurs jobs, ça rend la gestion de mon temps assez compliquée. Une autre difficulté, comme je souhaite développer une marque 100 % durable, est de continuer à produire avec des dead stocks (ndlr : surplus de tissus non utilisés par de plus grandes marques), *ce qui impose de jongler avec des quantités limitées, la fabrication étant dépendante de la disponibilité des matières. Or, je tiens à continuer à travailler avec des matériaux nobles, de qualité, vérifiés. Plus la marque grandit, plus je dois réfléchir au choix des tissus, pour équilibrer ventes et créations, sans que cela ne devienne frustrant. Le vrai défi, c'est de cultiver ses valeurs, tout en se déployant économiquement. »*



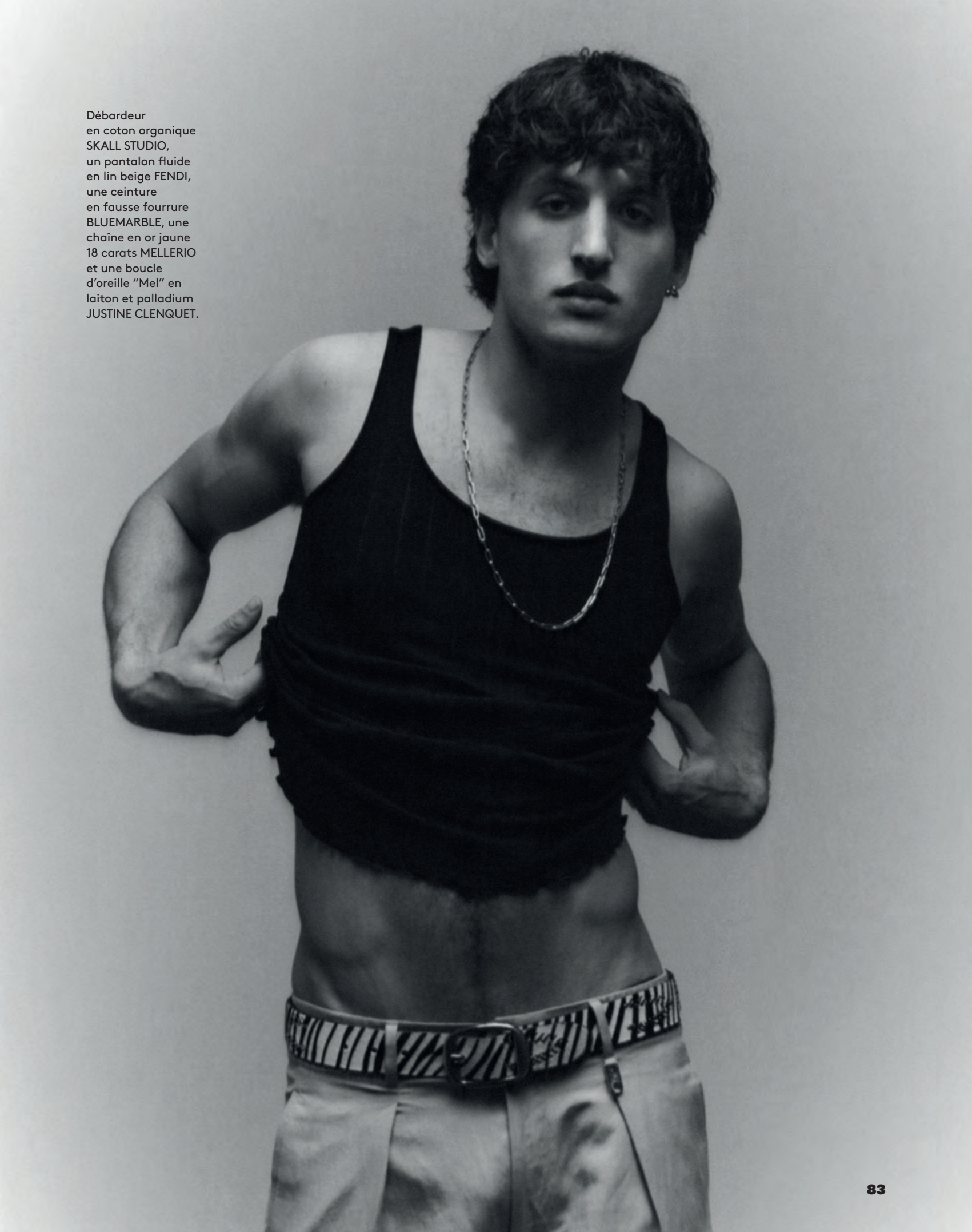
JEANNE FRIOT

ON THE EDGE

Mannequin
Marin Judas
@ M Management
Casting
Anton for
Ikki Casting

Photographe
Mathieu Rainaud
Réalisation
Daria Di Gennaro

Coiffure
Sacha Mass
Assistante Stylisme
Romane Nougaret-Fischer



Débardeur
en coton organique
SKALL STUDIO,
un pantalon fluide
en lin beige FENDI,
une ceinture
en fausse fourrure
BLUEMARBLE, une
chaîne en or jaune
18 carats MELLERIO
et une boucle
d'oreille "Mel" en
laiton et palladium
JUSTINE CLENQUET.

T-shirt en coton UNDERCOVER, un boxer en maille cotelée MIU MIU et une boucle d'oreille "Mel" en laiton et palladium JUSTINE CLENQUET.

T-shirt col rond en coton brossé, MAISON MONTAGUT, un pantalon de costume en laine FILIPPA K, un foulard en coton viscose orné de strass AMI, une ceinture en cuir de veau IN CORIO et des derbies en cuir de veau JOHN LOBB, une montre "M Cut" en acier MELLERIO, une boucle d'oreille "Mel" en laiton et palladium JUSTINE CLENQUET et une bague ORSO en or jaune 9 carats, diamants et onyx noir PASCALE MONVOISIN.

Haut et short
en cuir PRADA,
des chaussettes
en fil d'écosse
FALKE, des
ballerines
en cuir à brides
LEMAIRE et une
boucle d'oreille
"Mel" en laiton
et palladium
JUSTINE
CLENQUET.

Lunettes de soleil “Apollon” en acétate et acier PONTET EYEWEAR, une boucle d’oreille “Mel” en laiton et palladium JUSTINE CLENQUET, une veste “Conquest” en denim CHEVIGNON. Au cou mouchoir “Fleurs d’Arles” en coton SOULEIADO.

Marin porte un top en laine mérinos DRIES VAN NOTEN, un pantalon en coton et casquette en laine YOHJI YAMAMOTO et une boucle d'oreille "Mel" en laiton et palladium JUSTINE CLENQUET.

Polo en coton “Sweat” CHEVIGNON sur un t-shirt ras-du-cou en jersey de coton BRUNELLO CUCINELLI, un pantalon en cuir vegan OUEST PARIS, une boucle d’oreille “Mel” en laiton et palladium JUSTINE CLENQUET et une ceinture et des mocassins en cuir de veau IN CORIO.

Fausse fourrure GMBH, un pantalon noir en laine SEAN SUEN, des bottines en cuir noir GUCCI et une boucle d'oreille "Mel" en laiton et palladium JUSTINE CLENQUET.

attention peinture fraîche

Exposition
Eugene J. Martin,
jusqu'au 30 juin 2023
à la Galerie Zlotowski,
20 rue de Seine, Paris 6.
galeriezlotowski.fr
Catalogue bilingue,
préface de Suzanne
Fredericq, texte
de Philippe Dagen,
plus de 50 œuvres
reproduites,
Les Éditions Martin
de Halleux, 24 €.
eugenemartinart.com

Connaissez-vous « l'abstraction satirique » ? Peut-être pas davantage que l'artiste américain qui a un jour défini ainsi ses dessins, peintures et collages, parce qu'ils étaient à la fois non-figuratifs, humbles et joyeux. Détaché de tout dogme, Eugene J. Martin prenait pourtant son travail au sérieux. Au point de littéralement lui consacrer sa vie. Dix-huit ans après sa disparition, on le redécouvre à la faveur d'une exposition monographique à Paris. La première qui lui est consacrée.

Texte
Carine Chenaux

© DR

Eugene J. Martin (1938-2005) suscite depuis plusieurs mois, un engouement inédit. Une attention aussi soudaine que méritée, dont le point de départ aura été la présentation d'une sélection de ses œuvres, dans le cadre de l'édition 2022 de *Drawing Now Art Fair* au Carreau du Temple, à Paris. L'initiative est à mettre au compte de la Galerie Zlotowski qui le représente en France. Car en même temps qu'elle contribue au rayonnement de grands noms (Sonia Delaunay, Jean Dubuffet, Fernand Léger, Le Corbusier…), celle-ci s'est fait une spécialité de remettre en lumière des artistes plus méconnus de la seconde moitié du XX^{e} siècle, dont le peintre afro-américain fait partie.

Un intérêt qui s'explique d'autant plus aisément, que, déjà même avant d'appréhender son travail, le personnage, charismatique s'il en est, a tout du héros de roman. Avec ses faux airs de Gil Scott-Heron et sa manière si reconnaissable de s'installer sur un banc pour réfléchir, comme on le découvre sur des clichés de l'orée des 70's, Eugene James Martin avait de quoi

Are you familiar with «satirical abstraction»? Perhaps none more than the American artist who once defined his drawings, paintings and collages as non-figurative, humble and joyful. Yet Eugene J. Martin took his work seriously. So much, that he literally devoted his life to it. Eighteen years after his death, he is being rediscovered thanks to a monographic exhibition in Paris. The first to be dedicated to him.

For several months now, Eugene J. Martin (1938-2005) has been attracting unprecedented excitement. The attention is as sudden as it is well-deserved, starting with the presentation of a selection of his works as part of the 2022 edition of Drawing Now Art Fair at the Carreau du Temple in Paris. Galerie Zlotowski, which represents him in France, is responsible for this initiative. At the same time as contributing to the influence of great names (Sonia Delaunay, Jean Dubuffet, Fernand Léger, Le Corbusier…), the gallery has made a speciality of bringing to light lesser-known artists of the second half of the 20th century, including the African-American painter.

Eugene J. Martin exhibition, until 30 June 2023 at Galerie Zlotowski, 20 rue de Seine, Paris 6. galeriezlotowski.fr Bilingual catalogue, preface by Suzanne Fredericq, text by Philippe Dagen, over 50 works reproduced, Les Éditions Martin de Halleux, €24. *eugenemartinart.com*

attirer tous les regards. C'est pourtant dans la plus grande discrétion qu'il a choisi de mener sa vie, conséquence possible d'une jeunesse tourmentée. Né d'un père musicien de jazz et d'une mère disparue quand il n'a que quatre ans, c'est dans des foyers, dont il s'évade dès qu'il le peut, que démarre son histoire. Devenu multi-instrumentiste dans un groupe de rhythm'n'blues, il opte cependant vite pour la peinture, sa vraie passion, et ce, malgré le spectre de la ségrégation raciale, qui ne l'épargnera pas davantage dans son existence que dans sa carrière.

Au vu de la liberté dont l'artiste aura toujours fait preuve au travers de son travail, on pourrait croire Eugene J. Martin autodidacte. Cependant, formé à la Corcoran School of the Arts and Design de Washington entre 1960 et 1963, c'est fort d'une grande culture picturale qu'il entame son parcours. Passionné par Picasso, Kandinsky, Miró ou Klee, dont on le rapprochera le plus souvent, il se tourne vite vers l'abstraction, tout en se déjouant des codes et des attentes du marché. Cette non-stratégie l'obligera parfois à adapter ses techniques aux maigres moyens dont il dispose. Et le mènera souvent vers des

This interest is all the more easily explained by the fact that, even before we get to grips with his work, this charismatic character has all the makings of a novel hero. With his false airs of Gil Scott-Heron and his unmistakable way of sitting on a bench to think, as seen in snapshots from the early 70s, Eugene James Martin was a real eye-catcher. Yet he chose to live his life with the utmost discretion, possibly as a result of a troubled youth. Born to a father who was a jazz musician and a mother who died when he was just four, his story began in homes, from which he escaped as soon as he could. He became a multi-instrumentalist in a rhythm'n'blues band, but soon opted for painting, his true passion, despite the spectre of racial segregation, which did not spare him either in his life or in his career.

Given the freedom that the artist always showed in his work, one might think that Eugene J. Martin was self-taught. However, having trained at the Corcoran School of the Arts and Design in Washington between 1960 and 1963, he began his career with a strong pictorial culture. Fascinated by Picasso, Kandinsky, Miró and Klee, with whom he would most often be compared, he quickly turned to abstraction, while thwarting the codes and expectations of the

hasards heureux, de ses collages magnifiques, faits de fragments d'œuvres peintes à ses dessins, réalisés avec de simples calames de bambous et de l'encre, qui révèlent une exceptionnelle palette de teintes neutres chez ce coloriste de génie. Marié en 1988 à Suzanne Fredericq, une biologiste belge tombée amoureuse de son travail avant de rencontrer l'homme derrière les pinceaux, Eugene J. Martin trouvera dès lors une nouvelle sérénité. Soutenu par son épouse, il pourra plus que jamais créer à sa guise jusqu'à sa disparition en 2005. Inclassables, jubilatoires, volontairement exemptes de tout message politique ou sociétal et souvent même de titres, ses œuvres font aujourd'hui partie des collections permanentes de nombreux musées américains.

market. This non-strategy sometimes forced him to adapt his techniques to the meagre means at his disposal. And this often led to serendipitous discoveries, from his magnificent collages, made from fragments of painted works, to his drawings, done with simple bamboo calames and ink, which reveal an exceptional palette of neutral shades in this brilliant colourist. Married in 1988 to Suzanne Fredericq, a Belgian biologist who had fallen in love with his work before meeting the man behind the brushes, Eugene J. Martin found a new serenity. Supported by his wife, he was able to create more than ever before, until his death in 2005. Unclassifiable, jubilant, deliberately devoid of any political or societal message, and often even of titles, his works are now part of the permanent collections of many American museums.

PRINTEMPS arctique

On n'arrive pas à Inukjuak, village inuit du Nunavik, au Canada, par hasard. Une visite à une amie d'enfance aujourd'hui médecin à la clinique locale, des recherches pour un documentaire sur le quotidien des communautés du Nord et nous voilà immergés dans un ailleurs qu'on n'imaginait pas. Où sous l'étonnant soleil de minuit, la vie d'apparence simple et tranquille garde en elle les douleurs du passé.

Texte & photos
Hannah Walti

Mary Jane Alike (star hockey player of the village).

On pourrait penser que loin au Nord, dans la toundra, la terre est perpétuellement recouverte d'une couche de neige et de glace, figée dans un état immobile de cristal blanc optique. Mais la glace fond au printemps, révélant des kilomètres infinis de buissons moussus, des rivières serpentant à travers des formations rocheuses cubiques et des dunes de sable, avec de la poussière qui colle à l'extérieur des maisons préfabriquées, aux VTT à quatre roues, aux cheveux, à la peau et à l'intérieur de la bouche. L'air s'alourdit d'humidité et les mouches à chevreuil prennent les villages du nord d'assaut, des milliers d'entre elles finissant dans des bocaux d'eau sucrée ou collées à du ruban adhésif double-face sur les fenêtres des portes d'entrée. Le soleil arrête presque complètement de se coucher.

À Inukjuak, , la neige commence à fondre à la fin du mois de mai. Le processus est très rapide, et quand l'école est finie et que les meilleurs spots de pêche sur glace deviennent inaccessibles en motoneige, le soleil assèche les dernières flaques de glace. Les 2000 habitants d'Inukjuak échangent leurs manteaux, mitaines et pantalons de neige pour des t-shirts et des jeans, et les adolescents traînent dans la rue jusqu'au matin dans la lumière couleur de feu du soleil de minuit. Le printemps arrive, et c'est un rappel que le temps passe dans le nord, même s'il semble parfois s'être arrêté.

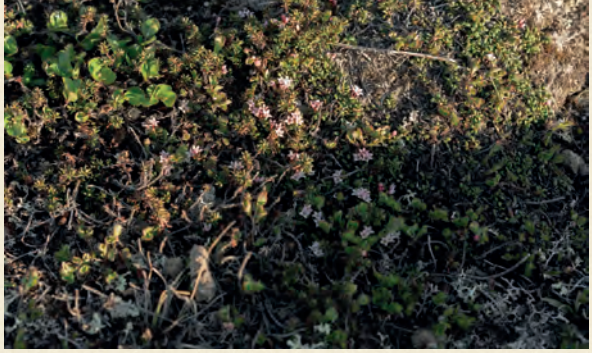
Nous avions rencontré Geela Kumarluk, travailleuse sociale inukjuammiut (Inuit d'Inukjuak), lors d'une soirée bingo en décembre de la même année. À cette période de l'année, la toundra était presque invisible, perdue dans d'épais blizzards originels et dans des nuits de dix-huit heures. Il semblait approprié d'apprendre, de Geela et de sa sœur, que la blessure la plus douloureuse du Nord est une blessure qui ne se voit pas : le traumatisme générationnel. Plus tard, nous établirions une liste des membres de sa communauté qu'elle interviewerait, s'enquérant de leur passé et, par définition, du sien.

De haut en bas :

Annie, Oleepeka
and Elisapi at recess.

The sun through
the church window.

Inukjuak
new cemetery.



De haut en bas :

The land covered in moss in the spring.

Geela Kumarluk.

Mary Ann Kutcuaka and her little brother Josie.

Les entreprises coloniales conçues pour assimiler les Inuits, comme les « pensionnats indiens » et une délocalisation forcée de trente ans, ont affecté les membres de la communauté de façon inimaginable jusqu'à la fin des années 90. Lorsque ceux qui ont survécu sont revenus, ils en sont revenus profondément affectés et maintenant, leurs enfants et petits-enfants sont aux prises avec des meurtrissures dont ils font l'expérience et parfois les frais, mais qu'ils ne savent pas comment guérir.

Alors que le village se préparait pour une célébration de culture traditionnelle, l'aînée Anna Ohaituk a parlé des colliers numérotés que le gouvernement utilisait pour identifier les enfants inuits, puis de ses fiançailles spontanées avec un homme qui a enroulé un morceau de papier autour de son annulaire quand elle lui a dit oui. Les adolescentes ont parlé de volley-ball et d'aller à l'université dans le Sud, et le maire et son groupe de rock ont parlé d'inuktitut (la langue inuit) et d'autosuffisance dans le Nord.

Parler ne fera pas disparaître comme par magie le traumatisme profond infligé par le gouvernement canadien. Pourtant, d'une manière ou d'une autre, alors que les gens racontent la douleur et leurs moments de bonheur, il fait plus chaud et plus lumineux sur la terre et, comme ça, c'est le printemps.

Après une mixtape et un premier opus qui lui ont assuré une place incontestable sur la scène hexagonale, le jeune rappeur d'origine malgache Tsew The Kid est de retour avec un nouvel album, « On finira peut-être heureux ». Une sorte de quête du bonheur évidemment sans certitude, mais riche de la vraie dose d'espoir qu'il nous faut.

The Kid is alright

Texte
Carine Chenaux
Photo
Emma Cortijo

Nouvel album « On finira peut-être heureux » (Panenka Music) avec des featurings d'Hatik, Squidji et Zaky, sortie le 23 juin. En tournée à partir du mois d'octobre.

Attention apparences trompeuses. Avec son faciès juvénile qu'il estime encore parfois le desservir mais qu'il bénira un jour, et son alias qui semble avoir été trouvé pour continuer d'enfoncer le clou, l'artiste est une pointure. Suivi par 1,6 million de personnes sur les réseaux et capable de remplir un Olympia plus vite que nombre de stars incontestées de la pop, ce jeune rappeur devient un rouleau compresseur dès lors que la musique entre en jeu. Mais c'est cependant avec douceur, si ce n'est avec un léger flegme qu'il redit, certainement pour la millième fois que son pseudo renvoie moins à l'enfance qu'à l'image de Billy Le Kid, gangster de son état, et puis à l'icône du hip hop américain Kid Cudi, dont il partage les textes acérés et un vrai lâcher-prise quand il s'agit de switcher entre le spoken word et le chant. Disque d'or avec son premier projet « Diavolana », adoubé dès la sortie du LP « Ayna », Tsew n'avait pourtant pas choisi la voie rapide du fun et de la fête pour entrer en lice dans l'industrie discographique. Préférant explorer ses peines en embarquant avec lui des auditeurs qu'il imaginait être capables de le comprendre, le jeune auteur, musicien autodidacte et rappeur au flow addictif a tout de suite tapé juste. Ou quand la magie de l'authenticité fait ses effets. Pas moins sincère aujourd'hui, on le retrouve de nouveau face à ses luttes intérieures, évoquant successivement ses incertitudes quant à la réussite, les amours et les amitiés déçues, la ligne ténue qui sépare l'ombre de la lumière et les échappatoires possibles pour contrer la tristesse et l'ennui. Sauf qu'en lui-même, l'artiste autant que l'homme ont su grandir et prendre du recul. Aujourd'hui plus apaisé et même amoureux, comme il ose l'avouer sur le titre finalisé presque en dernière minute, *Les Restes de mon passé*, il livre un album moins sombre qu'à l'accoutumée, puisque mâtiné en filigrane, d'une réelle envie de peu à peu avancer. De quoi imaginer que, partagé entre empathie et identification, son public n'hésitera pas à l'accompagner sur cette voie accidentée, qui peut-être un jour, amène simplement à être heureux et à l'accepter.

LA FÊTE DES PAIRS

LES TRIBUS ÉVOLUENT, LA FAMILLE SE RÉINVENTE, MAIS ON ADORE TOUJOURS ÊTRE ENSEMBLE, PAR AFFINITÉS ÉLECTIVES COMME PAR OSMOSE SOCIOLOGIQUE. DANS LA POP-CULTURE OU PARFOIS LA MODE, COMME LE DIMANCHE AUTOUR DU POULET - OU DU TOFU - RÔTI, LE REPÈRE, C'EST LES AUTRES.

TEXTE ELISABETH CLAUSS
PHOTOS D'ANONYMES, COLLECTION JULES SANDERS

Les ressorts de l'attraction sont aussi anciens que l'humanité, et c'est même ce qui a permis à cette dernière de perdurer. Si la notion de « famille » a connu différentes formes au fil de l'Histoire, ce qui rassemble tourne généralement autour de deux axes : le groupe dans lequel on est né, et celui qu'on rejoint ou que l'on constitue plus tard. Une notion parfois subjective, évolutive, et qui ne va pas toujours de soi. « *La famille, ça commence au niveau du couple. Aujourd'hui, avant d'être certain de pouvoir revendiquer d'être inscrit dans une relation avec son partenaire, il faut se le dire, l'acter. En l'absence d'une décision claire, beaucoup de gens esquivent ce qu'ils considèrent comme un schéma "à l'ancienne", enfermant.* », explique Perrine Déprez, psychanalyste. Elle rappelle en outre que la nouvelle génération des vingtenaires ne voit pas forcément la parentalité comme la conséquence d'un couple.
« *En revanche, ce qui persiste, c'est la volonté de conserver son cercle d'amis de l'adolescence et de la période des études. Ça freine même certains*

à s'inscrire dans une relation de couple officielle avec leurs partenaires, parce qu'ils ont l'impression que ça les obligerait à y renoncer. Or, on a laissé penser aux milléniaux qu'ils ont le choix pour tout : l'amour, le couple, le travail, le sport… » En particulier quand on s'ancre dans une ville qui est loin de nos racines – ce qui est de plus en plus fréquent - les amis occupent la fonction de soutien familial : « *On cherche à faire tribu autrement. Et je pense qu'on n'en est qu'au début* ».

AVEC LES MEILLEURS POTES QU'ON FAIT LES MEILLEURES SOUPES

Cependant, d'après cette spécialiste de la famille, le lien biologique, le couple stable restent quand même des modèles qui rassurent, « *d'autant que les réseaux sociaux se révèlent souvent stressants. On revient alors à l'idéal de faire une belle rencontre, quel que soit le schéma dans lequel on se reconnaît. On peut désormais vivre et assumer différentes orientations sexuelles et identités de genre, et comme la parentalité est potentiellement accessible à qui le souhaite, de multiples formes familiales émergent.* » D'après l'INSEE, depuis le début des années 2000, le taux de mariages en France a baissé de près d'un tiers. En revanche dix ans après l'adoption du Mariage Pour Tous, les unions entre personnes de même sexe se maintiennent : environ 7000 couples homosexuels convolent chaque année. Pour Perrine Déprez, « *l'amour permet de mieux traverser une époque anxiogène, quand les générations précédentes pouvaient valoriser le coup de foudre romantique ou même le fonctionnement libertaire, qui a connu ses dérives. L'amour post-covid, on pourrait dire que c'est un amour-refuge* ».

SIGNES DE RECONNAISSANCE

La plupart des groupes adoptent des codes vestimentaires qui permettent aux individus de se relier entre eux. La liste des exemples est longue comme l'histoire des contre-cultures et des uniformes réglementés, mélangés. Des punks aux hippies, en passant par les gothiques, jusqu'aux traders. Mais depuis peu, ces atours d'identification sont plus flous parce que, selon Perrine Déprez, « *l'idée de communauté passe surtout par une philosophie partagée : ceux qui sont très tournés vers l'écologie, ceux qui cultivent une jeunesse festive, ceux qui ne vivent que pour le sport, etc. Ils se regroupent par idéologies, et la manifestation esthétique est de plus en plus secondaire. En tout cas, chez les jeunes adultes. Auprès des ados, les tendances de marques fonctionnent toujours très bien, mais ensuite ça tend à se diluer. Globalement, les nouvelles tribus se manifestent plutôt par choix sociétaux* ». Comme il y a des « familles choisies », il y a des « écoles d'expression ». Au sens propre parfois, à l'instar de la célèbre Cambre Mode[s] de Bruxelles, d'où ont été diplômés des créateurs qui signent un style emblématique – Anthony Vaccarello chez Saint Laurent, Nicolas Di Felice chez Courrèges, Julien Dossena chez Paco Rabanne… - ou la très charismatique mais discrète Marine Serre, entre gourou mode et militante pour l'environnement et l'inclusivité.

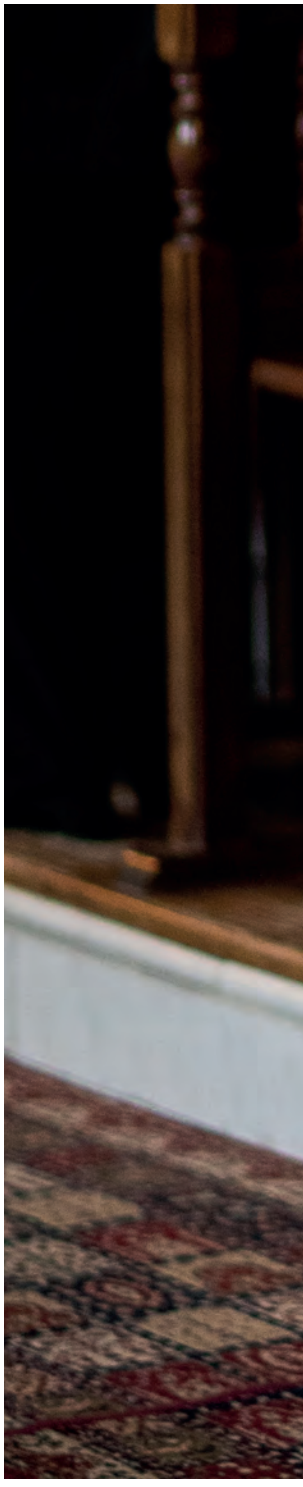
LES FAMILLES DE MODE

Tony Delcampe dirige le département stylisme de l'école, où il enseigne depuis 1998. Il a accompagné plusieurs générations de designers qui ont fait évoluer l'acception de la mode, avec Ester Manas notamment, dont le travail s'adresse à toutes les morphologies féminines, à toutes les beautés décomplexées, offrant aux revendications de l'époque des outils pour s'exprimer. Observant les futurs talents dès la naissance de leur vocation, il analyse la famille Marine Serre : « *C'est tout le monde, toutes générations confondues, avec différents physiques représentés, quand beaucoup de marques ciblent implicitement un profil particulier. Sur le plan personnel et professionnel, Marine est très fidèle en amitié, elle sait qui elle est, d'où elle vient, elle s'appuie sur ses bases, dont l'école fait partie. Plus qu'une famille, elle a constitué autour de sa marque une tribu de personnes qui viennent de partout. Sa maison est un postulat philosophique, écologique, axé sur un souci environnemental et inclusif. Son projet rassemble une jeunesse engagée. Elle représente un cas exceptionnel dans la mode, où la fidélité et l'engagement sont rarement des priorités. Elle a porté sa démarche durable très haut et très loin. Même si beaucoup de petites marques travaillent avec par exemple des tissus de récupération, elle parvient à le faire à échelle industrielle, ce qui n'est intrinsèquement pas évident. Comme la communauté Ester Manas, elle lie des gens. Quand on défend quelque chose, on devient une famille. Elles ont un point de vue, qu'elles soutiennent, et leur démarche fédère.* »

CULTURE ET COUTURE

Quand on lui demande comment on fabrique des « cultures de mode », Tony Delcampe explique : « *Nous sommes déjà fondamentalement presque une famille à l'école. D'abord parce que nous sommes l'un des rares établissements à compter si peu d'élèves, sans doute en raison d'une sélection drastique des candidats. Les étudiants sont à peine une vingtaine en première année, et de deux à six au moment du diplôme, cinq ans plus tard. Ils ont un rapport assez proche, une sorte de lien fraternel, et comme nos cours sont quasiment individuels, ça crée un rapport de proximité, une complicité créative. Ensuite, entre étudiants, ils font souvent leurs stages dans les mêmes maisons et partent ensemble, généralement à Paris. Sans parler des liens qui se tissent dans leur vie privée.* » Un nombre étonnant de couples de mode se sont formés à La Cambre, et ils perdurent longtemps après les études, à la fois à la ville et au studio. On ne le sait pas toujours, mais souvent derrière un nom, ou aux sources du succès d'une grande maison, ce sont deux personnes qui tiennent la barre, même si une seule figure sur l'étiquette. Tony Delcampe, en quelque sorte figure paternelle de cette généalogie de designers plébiscités, mentionne la pédagogie mise en place, comme un fil conducteur. Leur ADN commun ? « *Les créateurs qui sortent de cette école ne produisent pas une mode fantasmée, elle est pragmatique. Les inspirations sont logées dans un savoir-faire qui inclut les matières, la couture, la fabrication. Les élèves sont compétents dans tout le processus de création d'une collection, ils sont capables de tout gérer, et ne se laissent pas déposséder de leur identité. On perçoit dans leur signature une recherche dans les silhouettes, dans les proportions, dans la conception d'un vêtement qui est au centre même de leurs préoccupations. On ne leur apprend pas à faire de l'image, mais des vêtements.* »
Qui deviennent un langage, partagé, propagé, signes d'appartenances éloquents, prêts à être transmis à la génération suivante, qui racontera ses propres histoires.

Quand les rameaux chassent les smartphones



À Arnaïa, dans le nord de la Grèce, en Chalkidiki, au bord de la mer Égée, l'émulation ambiante nous mène, un dimanche de Rameaux, dans une église orthodoxe comble. La lumière, les chants, l'odeur des bougies allumées, la douceur dans les yeux de tous, les enfants turbulents, la ferveur des veuves éplorées, la liturgie orchestrée… Le spectacle d'une communion où se mêlent les générations captive et interpelle.

Texte & photos
Jean-Paul Frétillet

Le mystère n'est jamais aussi beau et dérangeant que lorsqu'il est absolu.

Un ciel bleu pascal coiffe le dôme orthodoxe. À l'intérieur, le chœur des hommes psalmodie, les voix de stentors grondent et le chant est un tonnerre frappant la féerie des dorures qui embrase l'assemblée. Le pope, dos tourné à l'homme sur la croix, est drapé dans une étoffe rouge chatoyante. L'église d'Arnaïa ressemble à un moulin tant les gens endimanchés y entrent et en sortent sans cesse. Les unes apportent des brioches. Les autres allument des cierges. Des jeunes filles sont habillées comme des demoiselles proustiennes et des garçons turbulents courent dans les allées, tandis que de vieilles dames aux crinières permanentées sont concentrées dans leurs songes. Les femmes communient d'un côté ; les hommes de l'autre. Les veuves sont plus nombreuses que les veufs. La mort est sexiste mais elle attrape tout le monde. Dans cette cérémonie intergénérationnelle, l'observateur est au spectacle, forcément étreint par la ferveur de la scène. Des branches de rameaux

In Arnaïa, in the north of Greece, in Chalkidiki, on the shores of the Aegean Sea, the ambient emulation leads us, on a Palm Sunday, to a packed Orthodox church. The light, the songs, the smell of burning candles, the gentleness in everyone's eyes, the boisterous children, the fervour of the grieving widows, the orchestrated liturgy... The spectacle of a communion where generations mingle captivates and challenges.
An Easter blue sky crowns the Orthodox dome. Inside, the men's choir chant, the stentorian voices growl and the singing is like thunder striking the gilded enchantment that sets the congregation ablaze. The Pope, with his back to the man on the cross, is draped in a shimmering red cloth. The church of Arnaïa is like a windmill, with people in their Sunday best coming and going all the time. Some bring buns. Others light candles. Young girls are dressed like Proustian maidens and boisterous boys run up and down the aisles, while old ladies with permed manes are deep in thought.

Les veuves sont plus nombreuses que les veufs

Cette réunion jette une lumière cruelle sur le cirque quotidien des instagrameries

ont pris la place des smartphones dans les mains, et l'œil du photographe est saisi par l'absence de cet objet si familier. Car si les têtes penchent bien vers l'avant, c'est pour fixer un autre écran magique. Il est invisible et connecté par l'enchevêtrement des neurones à l'absolu, mystère parmi les mystères. Les doigts ne tapotent plus nerveusement un clavier. Ils sont rassemblés, mains jointes ou entrelacées, méditant ou implorant dans une position universelle ; chacun exprimant ainsi sa quête spirituelle ou plus terrienne. Le réseau social millénaire à l'œuvre dans cette église grecque jette une lumière cruelle sur le cirque quotidien des instagrameries, des ticktokeries et des autoportraits pavloviens. Communautés factices, cérémonies en trompe-l'œil et désirs usants, éphémères et dérisoires car la nanoseconde est vide, sans beauté. Ouvrir les yeux, comme Aristote, voisin ancestral de ce village de Chalkidiki, et contempler la nature environnante comme la grandeur inouïe

The women commune on one side; the men on the other. Widows outnumber widowers. Death is sexist, but it catches everyone.
In this intergenerational ceremony, the observer is part of the spectacle, inevitably embraced by the fervour of the scene. Branches of twigs have taken the place of smartphones in the hands, and the photographer's eye is caught by the absence of this familiar object. Because if the heads are tilting forward, it's to stare at another magic screen. It is invisible and connected by the tangle of neurons to the absolute, a mystery among mysteries.
The fingers are no longer nervously tapping a keyboard. They are gathered together, hands clasped or intertwined, meditating or imploring in a universal position; each one expressing its spiritual or more earthly quest.
The millennia-old social network at work in this Greek church casts a cruel light on the daily circus of instagrams, ticktokeries and Pavlovian self-portraits. Fake communities, trompe-l'œil

Joindre les mains n'est pas anodin. Regardez ces femmes, elles le font chacune avec leurs différences. À quoi songent-elles ?

des paysages marins, est propice à se remémorer les plus lumineuses sentences sur les « animaux politiques » que nous sommes. « *L'ignorant affirme, le savant doute, le sage réfléchit* » ? Le philosophe n'a pas perdu son existence sur terre.
À la sortie de l'église, le naturel contemporain repart au galop. Les smartphones sont dégainés comme les cigarettes. L'addiction est puissante. Mais tout n'est pas vain. Des familles s'en vont bras dessus, bras dessous vers un copieux déjeuner. Chez Dimitrios Polyzos, au restaurant Bakastsianos, une nouvelle communion démarre, de l'arrière-grand-mère au bébé dans son berceau. Le vin coule et les plats, nombreux, dessinent les contours du banquet dans une joie bruyante. En Grèce, la famille se serre les coudes, à table comme dans la vie.

ceremonies and wearisome desires, ephemeral and derisory because the nanosecond is empty, devoid of beauty.
Opening our eyes, like Aristotle, the ancestral neighbour of this village of Chalkidiki, and contemplating the surrounding nature and the unimaginable grandeur of the seascapes, is a good way to remember the most luminous sayings about the "political animals" that we are. "The ignorant assert, the learned doubt, the wise reflect"? The philosopher has not lost his existence on earth.
As soon as we leave the church, our contemporary nature gallops back. Smartphones are drawn like cigarettes. Addiction is powerful. But it's not all in vain. Families head off arm in arm for a hearty lunch. At Dimitrios Polyzos' Bakastsianos restaurant, a new communion begins, from the great-grandmother to the baby in its cradle. The wine is flowing and the many dishes form the contours of the banquet in noisy joy. In Greece, families stick together, at the table and in life.

La jalousie toxique

Texte
Elisabeth Clauss

Photographe
Raul Guillermo

Réalisation et stylisme
Elsa Durousseau

Chapeaux
Elisa Schmitt

Assistante photographe
Olivia Solodko

Assistante styliste
Morgane Pupier

Les familles, par alliances électives ou scellées par les liens sacrés du goûter du dimanche, sont comme des chaînes: avec un fermoir qu'on préfère ouvert, précieuses quelle qu'en soit leur composition, avec ou sans médaillon pour graver les étapes importantes, et en or, qu'on aimerait parfois plaquer.

Que les réseaux soient sociaux ou pas trop, dans une même ville, on est généralement à quelques relations à peine de quelqu'un qu'on ne connaît pas. Encore. En 1929, l'écrivain hongrois Frigyes Karinthy avait évalué que sur Terre, chaque être humain était éloigné de n'importe quel autre par « six degrés de séparation », selon la théorie du même nom. Depuis, d'autres calculs sont arrivés à sept maillons, mais de toute façon par l'entremise de Facebook, en 2016, on était passé à 3,5. Et dans une pharmacie, même à l'autre bout du quartier, un jour où vous avez le teint brouillé, les yeux vitreux et le nez rougi, soyez bien sûrs que vous rencontrerez en moyenne 17,4 personnes que vous connaissez, dont votre crush inavoué. Mais ça, c'est la loi de Murphy, qui lui aussi, avait un beau-frère.

On a chacun expérimenté de n'avoir plus jamais recroisé une personne qui nous avait profondément touché, alors qu'elle habitait juste à côté. Et de tomber à l'autre bout du monde, dans la seule cabine téléphonique de la seule station-service désertique d'un hameau qui n'était même pas sur les cartes, sur notre institutrice de CE2. C'est parce que les histoires humaines sont comme des fils de tapisserie. Elles se nouent, se superposent, composent progressivement une image, et souvent, ne se rencontreront jamais sur le canevas. Parfois on choisit son point de croix, de temps à autre on porte la sienne, et à plusieurs, on crée des liens qui s'apparentent à une famille.

On dit qu'après des années, les vieux couples commencent à se ressembler. Ça marche avec les chiens aussi, et de toute façon, on fait foyer avec qui on veut. Ce qui fait du bien, c'est d'alterner. De pouvoir se réfugier chez les uns, après un grand bain des autres. Pour mieux revenir à la maison, comme les saumons, avec un plus grand crédit temps. Quel que soit le nom qu'on lui donne, les efforts qu'on fournit pour lui ressembler ou s'en dépêtrer, inépuisable source d'inspiration et d'identification, parfois en contradiction, la famille nous cueille là où, avec ou sans gênes, il y a du plaisir.

De gauche à droite : Lisa porte un pull et une jupe en laine RUOHAN, une chemise en laine et polyester ISSEY MIYAKE, des boucles d'oreille en laiton JUANA MARTIN et des chaussures en cuir de veau ADIEU.

Jacques porte une veste kimono et un pantalon en coton JAN JAN VAN ESSCHE, un blazer en coton et soie mélangés ICICLE, en dessous une chemise à col montant en coton sergé léger LEMAIRE, des chaussures en cuir de veau JOHN LOBB, chaussettes FALKE

Clarisse porte un trench DEW à col montant, une chemise droite en coton, un pantalon droit en coton et soie mélangés et des baskets montantes en toile, le tout ICICLE, un pull en coton LA FETICHE.

Talents
Babeth
Clarisse
Jacques
Jean-Louis
Lisa
Michel
Michelle
Philippe
Rémy

Remerciements
La commune de Weiterswiller, le gîte du Bretzel Bleu, Catherine, Margherita

Michel porte un manteau en gabardine de laine noire, une veste en coton, lin et polyamide teint et une chemise classique en viscose froissée LEMAIRE, un pantalon droit en coton et soie mélangés ICICLE, des derbys golf triple semelle en cuir de veau J.M. WESTON.

Clarisse porte un trench DEW à col montant, une chemise droite en coton, un pantalon droit en coton et soie mélangés et des baskets montantes en toile, le tout ICICLE, un pull en coton LA FETICHE.

Rémy porte un trench à double boutonnage en coton déperlant LEMAIRE, une chemise en coton noire YOHJI YAMAMOTO, une chemise oversize en coton et des chaussures Skyler en cuir PAUL SMITH, un pantalon en coton BARBARA BUI.

Jacques porte une veste kimono et un pantalon en coton JAN JAN VAN ESSCHE, un blazer en coton et soie mélangés ICICLE, en dessous une chemise à col montant en coton sergé léger LEMAIRE, des chaussures en cuir de veau JOHN LOBB.

Michelle porte un blazer en coton et soie mélangés et un pantalon droit en crêpe mélangée ICICLE, une chemise en crêpe et satin BARBARA BUI, une robe twisted en soie sèche LEMAIRE, des mocassins 180 en cuir de veau J.M. WESTON.

Babeth porte un trench ceinturé en coton avec un foulard en soie intégré, une blouse à col montant en soie et des baskets montantes en toile ICICLE, une veste en laine anglaise et coton LA FETICHE, un pantalon à plis en coton sergé léger LEMAIRE.

Philippe porte une parka mi-longue en coton mélangé ICICLE, une chemise en polyester HOMME PLISSE ISSEY MIYAKE, une veste à double col en gabardine YOHJI YAMAMOTO, un pantalon en coton EMPORIO ARMANI et des bottines en cuir de veau ADIEU.

Michelle porte un blazer en coton et soie mélangée des sacs Mini Seed beige, kaki et marron en cuir lisse,Small Seed camel en cuir lisse, Medium Seed marron en cuir grainé, le tout ICICLE, une chemise en crêpe et satin BARBARA BUI une robe twisted en soie sèche LEMAIRE

La vie rêvée des gens

C'est l'histoire d'une bande de complices.
Une joyeuse troupe qui s'est constituée
au fil de la vie de mes parents.
Certains sont là depuis l'enfance,
d'autres sont arrivés un petit peu plus tard.
Nous les gosses, nous avons grandi à l'ombre
de leurs rires, au milieu des repas partagés,
le long des balades en forêt, avec la musique
qu'ils adorent tous, chacun à leur manière.
Devant nos yeux se déployait chaque jour
l'un des plus grands trésors de la vie, de manière
simple et spontanée : la douce évidence de l'amitié.
Famille de sang et de cœur, personnages de
leur propre théâtre et individualités fabuleuses.
Dans les petites et grandes aventures de leurs vies,
c'est toujours les Copains d'abord.

Aux amis présents et aux absents à qui
nous pensons beaucoup, chapeau !

Elsa Durousseau

Jean-Louis porte un manteau en laine et coton JAN JAN VAN ESSCHE, un gilet et un pantalon en polyester HOMME PLISSE ISSEY MIYAKE, une chemise ample en coton ICICLE, des derbies lacées en cuir nappa brillant LEMAIRE

Qui n'a jamais stalké les réseaux sociaux d'un proche, challengé son CV ou tenté de déterminer sa propension à la fidélité ? Perdu des points de vie et de nuits à liker des chatons-doudous en enfilade ? Vu sa myopie galoper au rythme de vidéos YouTube hurlantes ? Petit recueil de survie à l'attention de ceux – vous, nous - dont les statistiques se régalent.

DIGITO ERGO SUM

Texte
Capucine Berr
Illustration
extraite du fanzine "Le Grand Trou" de Pauline Charrière
(en cours d'édition)

Comme la drogue ou le sexe, l'addiction aux réseaux sociaux est un phénomène que notre société ne peut plus ignorer. Et à regarder de plus près, le processus est assez classique tant il rappelle cet hameçonnage lié au plaisir observé lors de tout enracinement d'une habitude qui deviendra dépendance. Une notification qui génère un intérêt puis une action comme un post, une récompense en forme de like et le cycle de l'obsession commence. Gratifiant, l'intérêt des commentaires dope l'estime de soi et nous voilà embrigadés dans cette perverse et narcissique quête du self-marketing. Comme une drogue, il faudra alors maintenir cet intérêt virtuel à flot, et vogue l'anxiété sociétale. Vous n'en n'êtes pas là pensez-vous ? Tant mieux ! Il y a pourtant de fortes chances que vous fassiez, sans le savoir, partie des statistiques.

L'anonymalité, la nouvelle quête. Face à ces chiffres, le constat est sans appel : il existe une vie par-delà les écrans. Trop chronophages, déshumanisés, offrant une image de réussite et des ambitions esthétiques faussées à la jeunesse, l'heure fut d'abord à la digital detox, ces petits moments de répit virtuel en mode avion aux allures de bouffées d'air frais. Respirer un grand coup avant de réuploader l'app qui nous retient prisonnier dans le virtuel, il y a quelque chose qui ressemble à s'y méprendre à un syndrome de Stockholm x le fameux FOMO « Fear of Missing Out » ou cette peur très contemporaine d'être relégué aux oubliettes. Pourtant, voilà que la résistance s'organise, comme le démontrent les chiffres croissants de suppressions des app comme TikTok et Instagram par la Génération Z, lassée des selfies et de la culture de la représentation à outrance et de la beauté filtrée et fake. Autre paramètre de décision : ces « social media-free » veulent maîtriser leur image et leurs données personnelles, mais aussi cesser de se demander chaque jour ce que chacune de leurs actions pourrait avoir comme conséquence à la vue du monde digital.

It's a new word. Communiquer au sens littéral et littéraire de la chose. Et si tel était le rempart et la réponse à tous ces assauts d'imageries trompeuses, alors même que l'IA décuple les interrogations liées à la véracité du contenu ? Si Discord séduit la génération Z, c'est parce qu'elle permet de discuter par texte, voix ou vidéo en temps réel, avec l'appui des émojis clignotants. Et propose comme Snapchat une appréciable option d'éphémérité des messages. Dernière option annoncée à date, à surveiller, « P92 »… En attendant que le groupe Meta donne un nom définitif à ce nouveau réseau social supra-secret à découvrir fin juin, on peut déjà analyser le postulat : « P92 » sera la riposte version thread de Facebook & co adressée à la face de l'oiseau bleu d'Elon Musk. Au menu : plus de texte que d'images, 500 caractères maxi, loin des logorrhées facebookiennes mais hyper prolixe face aux 280 caractères luthériens acceptés par Twitter. Un entre-deux certes, mais qui dit quand même ceci en filigrane : davantage que les filtres, c'est à force de virgules qu'on fait parfois bouger les lignes. La communication épistolaire n'a pas dit son dernier mot.

It's data, bitch!

Certes, nous ne sommes pas des numéros, mais à l'heure de la data omnipotente, certains chiffres comptent…

6,37 h, c'est le temps moyen que passe une personne par jour sur Internet dans le monde (dont 1/3 sur les réseaux sociaux).

19,5 h, c'est le temps passé sur Facebook par mois par personne.

2,037 milliards, c'est le nombre d'utilisateurs actifs journaliers de Facebook en avril 2023.

1 journée, c'est le temps moyen passé par mois et par personne sur YouTube.

79 % des utilisateurs de TikTok sont connectés pour se divertir.

48 % des 18-34 ans se rendent sur les réseaux dès leur réveil (premier geste du matin).

42 % des ados pensent qu'ils seraient dévastés s'ils devaient se passer des réseaux pendant plusieurs jours de suite. Les Français affirment être inscrits en moyenne sur **4** réseaux sociaux différents, et jusqu'à **7** pour les 15-24 ans.

5 milliards d'heures de visionnage, c'est le record de Twitch, soit une hausse de **83,1 %** par rapport à l'année dernière.

Plus de **10 milliards** de vidéos chaque jour : c'est le record de Snapchat.

Vous vous pensez hypra vieux et ringard avec votre app Facebook en devanture de votre smartphone ? Relativisons.

Facebook est le réseau numéro **1** avec **71 %** de la population qui y a un compte et qui l'utilise, devant WhatsApp (56 %), YouTube (55 %) et Instagram (49 %). Les autres réseaux (Snapchat, Pinterest, TikTok, Twitter, LinkedIn…) recueillent moins d'1/3 d'inscrits actifs, voire moins de **10 %** pour les réseaux les plus confidentiels, comme Telegram, Fortnite ou Mastodon.

TELLE EST MA QUÊTE

Prêts pour un interlude ? Parce que (presque) toutes les chansons racontent ce que leur interprète est censé vouloir vraiment, on passe notre playlist en revue. Number one ? L'amour évidemment. Number two, le succès (Je me voyais déjà, être un artiiiiiste, etc.). Et sinon ? Bah peut-être la voie de garage où on ne fait plus que se lamenter sur ses regrets… Ou mieux, le moment où on se dit que les petits plaisirs, finalement, ça le fait.

Texte
Carine Chenaux

"The impossible dream"

Andy Williams & Co (1965)

Cette chanson, sous-titrée The Quest (la quête) et extraite de la comédie musicale L'Homme de la Mancha est un must. Sirupeuse à souhait, elle aura été reprise par Elvis et Frank, Tom Jones et Jacques Brel, Shirley Bassey Sammy Davis Jr, Liberace et les Temptations. Mais aussi Johnny Hallyday et Susan Boyle. Que dire dès lors ? Eh bien qu'il s'agit de la chanson number one pour évoquer la quête. Bon à savoir sans être obligé d'écouter.

"Too much, much too young"

The Specials (1980)

Les merveilleux Specials, stars de l'insubmersible courant ska, ont eu à subir il y a quelques mois la disparition de l'un de leurs membres fondateurs, le charismatique Terry Hall. On réécoute donc ad lib leurs titres phares comme celui-ci qui s'interroge sur la parentalité précoce in the UK et tente d'influencer le jeune père vaguement inapte à lâcher du leste. A rapprocher d'un rap du groupe Wham !, à ses origines moins lisse que l'histoire ne laisse à penser.

« All we ever wanted was everything »

Bauhaus

(1982)

Dark dark dark, le groupe de Peter Murphy exprimait alors d'une voix froide qu'il avait pour seule ambition de tout rafler à la barbe des autres. Mission plutôt réussie à l'aune de nos oreilles d'aujourd'hui qui n'ont pas oublié la formation anglaise devenue culte pour beaucoup de musicologues pointus et avertis. On s'écoute le titre l'air de rien quand on en veut, mais juste du bout des dents.

« What I'm waiting for »,

Dominic Sonic

(1989)

Le rockeur breton disparu en 2020 était promis à la gloire. Il n'a connu le succès que le temps de deux albums où d'aucuns croyaient entendre à sa place l'énergie d'un Lenny Kravitz. Capable dans ses titres d'évoquer mille choses impossibles, on se rappellera entre autres de lui pour ce titre conçu comme une belle philosophie de vie. *« Today I've decided I'll stay in bed. Like every other morning, like every day, like every night »*. On aime l'utopie de cette idée géniale et puis on regrette l'artiste, qui mérite d'être redécouvert.

« Bill is dead »

The Fall

(1990)

Le groupe chouchou de John Peel pour ses sessions de la BBC livre ici une merveille de coolitude. Une fille aux chouettes jambes, trop de verres dans un bar et on a de quoi vivre les meilleurs moments de sa vie. A méditer d'autant que le titre, narquois et lancinant, est magnifique.

« Climb »,

Mos Def

(1999)

Évidemment que les paroles sont un peu obscures, mais le titre, sublime, issu de *Black on both sides*, merveille de premier album studio de celui qui se fera appeler plus tard Yasiin Bey ne pouvait pas nous échapper ici. « Let me climb », soit laisse moi grimper, monter, progresser, m'élever a toute sa place dans une problématique de quête. Ou n'importe où ailleurs, évidemment.

« I'll die anyway »

Girl in Red

(2019)

Pas forcément le message le plus fun qui soit, mais la chanson est belle et le fond du problème incontestable. On se laisse bercer par la musique et on se dit qu'après tout, quels que soient nos choix, l'issue sera la même. Déculpabilisant en somme.

« Ich liebe dich »

Shay

(2019)

Encore une chanson d'amour direz-vous, mais quand même, quand on entend Shay psalmodier de sa voix délicieuse « Ich liebe dich – je t'aime – quand tu ne parles pas, quand tu fermes ta bouche. », on a bizarrement tous envie de copiner avec elle. Et de reprendre comme une évidence : « Pourquoi tu fais pas comme j't'ai dit ? ». Allez comprendre…

« Carré »

Quelu

(2019)

« J'ai pas toujours été comme ça (…) Mais j'suis devenu celui que j'voulais. Haltérophiliphilie, filet de poulet (…) Mais mes pecs, c'est qu'des nichons carrés. » dit en mode loser flamboyant, celui qui a tout donné pour se transformer et plaire à la personne qu'il aimait. La fin est triste (« J'ai pas plus confiance qu'avant (…) Pourquoi tu me remarques pas ? »), mais le constat est clair, en mode reste ce que tu es. Et le titre est finalement tellement cool, qu'on ne peut qu'encourager l'effort.

« La Quête »

Orelsan

(2022)

On pourrait presque dire qu'Orelsan a écrit ce titre pour notre numéro éponyme. Extrait de son album Civilisation paru en début d'année dernière, ce titre raconte avec une forme de nostalgie, de celles qui tirent toujours une petite larme à l'œil, son parcours depuis l'enfance jusqu'à avoir commencé d'atteindre son objectif. Un tribute à Renaud et à MC Solaar façon Coco Boer ou verres Duralex, du propre aveu de l'auteur.

« Canette »

Le Super Mojo et Pat Kalle

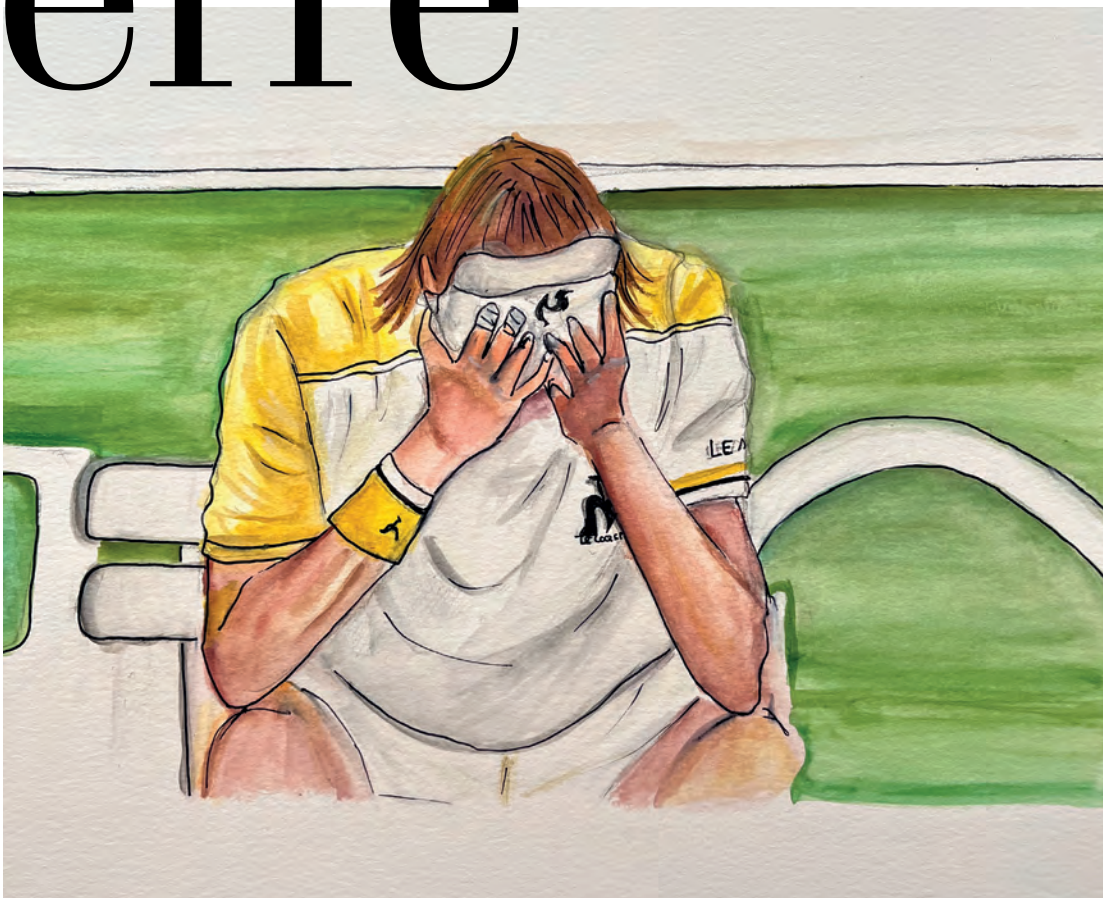
(2021)

Complètement barrée en mode afrobeat et makossa, ce titre qui vante les joies de la canette qu'on dégoupille et porte à ses lèvres au détriment de toute autre attraction – objectivement moins acceptable – vaut son pesant d'or en plein été. La quête ? Profiter du moment présent en bougeant tous les muscles de son corps, qui s'ankylosent tout au long de l'année.

pleine terre

Texte
Carine Chenaux
Illustration
Barbara Boucard

Ah juin, le retour du soleil, l'envie de vacances… et le souvenir des exams qu'on ne révise plus du tout pour cause de Roland-Garros. Parce que pas moyen de manquer l'affrontement des grands et des petits dans l'arène, les twinners certainement un peu exécutés pour faire frétiller les foules, les super tie-breaks, les visages en sueur sous des bandeaux qui laissent les pires marques de bronzage qui soient. Les « ola », les « ole », le spectacle, les paillettes et puis…



Et puis la face cachée. Qu'on connaît forcément un peu sans vouloir la regarder et que le journal L'Équipe a scrupuleusement mise en lumière le 24 mai dernier dans l'une de ces enquêtes de fond dont il a le secret, en la titrant sans ambages « Les galériens du tennis ». Le genre d'article choc qui vous fait voir le dernier spot de la Fédé intitulé « Le mental est un muscle et le tennis est son sport » d'un œil sacrément différent. Car de la force d'esprit, c'est sûr qu'il en faut pour affronter, avant d'avoir le droit de goûter aux tournois Masters 1000 et aux Grands Chelems, ces compétitions que l'on appelle Futures ou Challengers. Et l'Équipe de raconter des voyages effectués en solo (impossible de payer le voyage d'un coach), des nuits dans des hôtels miteux, des courts dont les lignes s'effacent et des matchs joués « avec les balles du chien ». Avec en prime, pour peu qu'on remporte la finale, un Prize Money qui ne remboursera en aucun cas les maigres frais engagés. Une vraie vie de galérien comme aurait dit Boris Vian, mais certainement un mal nécessaire puisque que dans le tennis comme ailleurs, il n'est jamais simple d'être débutant. Sauf que la règle s'applique à tous. Jeunes pousses émoulues de leur école de tennis locale comme gloires en berne : tout le monde dans le même bateau (la galère, donc) ! C'est ce qui, contre toute attente, est arrivé à Lucas Pouille. Ancien Top ten mondial, entraîné par la grande Amélie Mauresmo, celui-ci a eu la mauvaise idée de se blesser, puis de se reblesser, jusqu'à sombrer dans les profondeurs du classement. Dépression, alcool, tête de Tom Hanks dans « Seul au monde », il n'était plus question pour lui de retoucher une raquette… Jusqu'à ce que celle-ci le démange à nouveau, à la faveur de quelques balles tapées avec le Français Pierre-Hugues Herbert (lui aussi par ailleurs, plutôt en déveine en ce moment). Passé lors du dernier Roland, par l'éprouvante semaine des qualifs, enflammant au passage le cours 14 qui semble réunir tous ceux qui se retrouvaient autrefois au dernier rang de l'autocar, le résiliant Lucas, désormais peu ou prou 670è à l'ATP, aura fini par atteindre le tableau principal sous les acclamations. Certes, l'histoire ne finit pas de manière idéale, puisque, après avoir passé le premier tour, le joueur a fini par se faire sortir par l'Anglais Cameron Norrie – au passage pas réputé pour être l'un des plus fair-play du circuit – et même cambrioler, puisque, d'évidence, il n'était pas à la maison…. Mais il affirme aujourd'hui être disposé à poursuivre sa quête et à se donner à 400 % dans les tournois mineurs (ceux des galériens, donc). Le mental est un muscle ? Espérons que le joueur, toujours plein de promesses, n'ait plus de sitôt, l'idée de lâcher les haltères.

THE QUEST

English text

Yann Lafont
Arménie
2023, oil on canvas
180 x 150 cm

© Yann Morrison

Émilie Pecqueur

p. 22

Interview by Sylvain Michaud

"The age seeks answers in justice that it can no longer find elsewhere".

Fictitious or real, scripted or media-driven, the quest for justice is taking up more and more space. Is this simply an effect intensified by the ultra-communication inherent in our contemporary lifestyles, or a genuine signal of societal transformation? A look at the Cour de cassation with Émilie Pecqueur, magistrate, guardianship judge in Lille and referendary advisor to the social division.

Complaints, attacks, lawsuits, tribunes, complaints and accusations are the clichés of an age that seems thirsty for justice. How do you explain this?

Quite simply, our times are looking for answers they can't find elsewhere. Citizens are confronted with increasingly inefficient public services and a diminishing sense of collective common purpose. Whether religious, secular or community-based, the intermediary bodies have all but disappeared, and with them, the bridges that lead the way. The courts are the last place where we can make ourselves heard.

And yet, the weakening of major ideologies and the disappearance of intermediary bodies are nothing new. It's as if today every individual has something to denounce, something to demand...

In a liberal society like ours, the domination of capitalism gives rise to a subjectivisation of the law: common rules are systematically opposed to individual rights. It's a time when we demand individual freedoms, but also entitlements: I have the right to a job, a salary, housing. These entitlements are legitimate, of course, but they differ from top-down rights, which lay down common rules for everyone.

If everyone turns to the law as a last resort to settle everything, does that mean that the law contains a solution of justice for everyone?

It all depends on what we call a solution of justice, since justice can set several rights against each other in order to reach a verdict in which the individual right is absolutely linked to a set of common rules. This desire to find a personalised solution to one's claims tells of the individualisation of law in a society devoid of common ideals. The only collective objective of our societies is to work ever harder to reduce deficits. None of this is transcendent enough to create a powerful collective spirit.

Does this lack of a shared vision of society justify the increasing number of attacks on the state? Recently, parents' associations took the French state to court for failing to replace absent teachers...

It's a change in the way we think about the State. If we see that the State is no longer a place of public service but an entity that sets numerical targets for all its institutions, such as justice, health and education, then the State is no more than a company that can be taken to court like any other. Once again, this capitalist way of conceiving the State by demanding above all productivity from its administrations does nothing to create a common project for society. On the contrary, it excludes many individuals who are deemed less "capable". Yet the function of a State is to bring people together.

This quest for justice is taking a more violent form on social networks in particular. There is talk of people's courts, where anyone can become judge and arbiter of any situation. Is the scale of this phenomenon unprecedented?

People's tribunals have always existed, even if the phenomenon may seem to have been massified by social networks and the news continuously broadcast on media channels. But no, lynchings and mob trials are not new phenomena. Witch hunts have been documented since time immemorial.

Anonymity seems to be the real problem with these popular tribunals on social networks. Everything seems dictable and publishable. How do you view this legal vacuum?

This anonymity isn't really a problem. We're dealing with individuals who speak in the name of a fantasised identity whose origins they don't really know, if at all. Regulating anonymity on social networks, in particular, would first of all mean asking everyone where they are talking from. Each of us is talking about a social, professional or religious position, a gender - in short, an identity based on a foundation of shared ideals and rules. The first thing we need to do is to clarify our position and find out from which side we are shouting at the rest of the world. This would prevent individuals from hiding their ideological shortcomings behind a deleterious and counterproductive anonymity. From this point of view, the legislator is quite powerless, since this is a problem of education and individual culture.

Governments, statesmen and women in office or retired, are prime targets for these masked vigilantes, who are spared their trials. They point to a two-tier justice system, comparing the sentences handed down to these elites with the supposedly harsher sentences handed down to less privileged citizens. Is this a valid claim?

Fundamentally no, since these anonymous people are comparing cases that are not comparable. On the

contrary, they need to be reminded of the immense progress represented by this justice system, which is capable of condemning powerful people who were previously highly protected. This is a positive development and a major demonstration of the independence of our justice system vis-à-vis all the players and members of governments past and present.

More prosaically, this thirst for justice is reflected in the world of entertainment, with a profusion of documentaries and series inspired by the world of justice, even among the most serious broadcasters. How do you explain this?
It's not all very new, and the needs of broadcasting platforms in terms of scriptwriting are very great. There's nothing like a long trial to make a long series! It's a pretty easy inspiration. On a more serious note, I think that these police or legal themes are a powerful response to a quest for meaning that can be satisfied by the finality of the verdicts handed down by this or that judge in this or that drama. These series offer concrete and indisputable endings, even if they are unjust. This is reassuring. Without wishing to be a killjoy, I must point out that French law is in no way the same as the Anglo-Saxon law that is over-represented in all these items of entertainment, which therefore have no educational value.

Bilal Hassani

p. 26

Interview by Carine Chenaux

Between strength and delicacy
With the release of an Iconic edition of his album Théorème, enriched with five tracks, Bilal Hassani talks about his work and his thousand lives. Barely 23, this artist with a classical training that promises a 360° career, stands out for his gentleness and empathy, as well as his solidity and determination (as well as his sublime beauty routine during the interview).

© Axle Joseph

Why do you re-release your album *Théorème* less than a year after its launching ?
Its story began during Pride Month last year, with the release of the first single «Il ou Elle». When we started this adventure, I knew that I'd want to come full circle during Pride Month the following year. It was premeditated (smile). I wanted to go through all the stages of the album over a twelve-month period, because *Théorème* is about post-traumatic reconstruction. It's about getting to know yourself again after going through something very difficult. So this reissue is a bit like the last 'spit' of what's left and what hurts; the old ghosts of the past being chased away one last time. So it includes a lot of almost 'protest' songs, where I call for a glorious future, for living with even more self-confidence.

The new single is called «New Dimension» and it's one of the tracks written in English...
Yes, because I realised that the lyrics are sometimes easier for me to write without using French. It gives me a certain distance, a little distance that I can put between myself and those who are listening to me. In the end, the reissue of the album includes five previously unreleased tracks that my audience knows a little about, as I've already performed them live, with the exception of 'New Dimension'. In it, I say: «Let's fight and let's face it, because we can't let others stop us from fulfilling ourselves completely, or from loving, or from simply living». I think that all minorities live with that little thing that bothers them all the time, that difference that makes you think you have to work ten times harder than everyone else and that hinders the prospect of a totally happy life. What I'm trying to say with this title is: «What if we all just run away, right now, and decide to just exist, maybe we'll open up a new dimension? It's all very utopian, of course, but it's nice to dream.

You talk about post-traumatic reconstruction, is that in part a reflection on various episodes in your life?
Yes, indeed, I've touched on a number of them, and they're scattered throughout the album. Sometimes I talk about the passage to adulthood, which I think almost always happens quite abruptly when you're a queer person. You're often confronted with something very big when you're a bit too young to face it.

But it's one event in particular, a very violent attack you suffered before recording, that's at the heart of the album.
Yes, and it punctuates the first and second parts of the album. This is where I tell the story of an event that literally makes you a victim. There's a moment when you're no longer you for a moment, but afterwards you have to learn to be again, with new weapons that you've paradoxically acquired thanks to this trauma. Being more vigilant, better understanding the darker sides of the human soul...

You often get interviews that frankly leave your artistic work to one side...
I think I'm pragmatic enough to understand that things happen like that and that it's likely to be a while before I no longer have to justify my existence when I'm featured in the media. It has to be said that when I arrived in 2019, I didn't exist for the public. So it was a bit like a new creature arriving and being presented as a new animal at the zoo. So you have to explain to everyone what it is and how it works. And when 'the beast' starts to think

and act, obviously it's a bit scary and it has to come back to justify and explain why it's doing what it's doing.

Wouldn't it be easier if the « beast »came across as a bit more scatterbrained ?
Of course it would! But since when I was asked about certain issues relating to gender, I was quite eloquent and at the same time quite intelligible, we quickly concluded that when we wanted to talk about these things, we had Bilal Hassani. In any case, I don't see myself as a spokesperson, even if I'm sometimes seen that way.

Can it be frustrating all the same ?
I write, compose and produce my own songs. I'm also a publisher via my label House of Hassani, which I set up two years ago. So, no, I'm not asking for more attention, but I'd like the attention I get to be diverted a bit sometimes, to let me talk more about my projects. After being prevented from performing in an old church in Metz last April, you made quite an impression when you performed Laissez-moi danser on France 5's C à Vous... The funny thing was that nothing had happened to me for a while. I'd even experienced a lot of great things, like taking part in Danse avec les stars, where I was the first man to dance with a man. The reaction was really positive, so much so that afterwards I was invited to be a judge on the show. As a result, on social networks, my life was much calmer. I was no longer in the line of fire of the trolls and I had got used to that. I had my fanbase, a small group of people who were as passionate about my projects as I was, if not more so. We were having a really good time and then this thing happened that ruined everything. But I was back on stage the very next day and, although it didn't give me back my strength because I hadn't lost it, it immediately refocused me. I'm not a media object or a concept, I'm an artist. In fact, I can't remember a time when I didn't want to do what I'm doing now.

What might your personal quest be today ?
I think people have to continue to react, to love or hate the Bilal Hassani project. I'll be a lot sadder if one day everyone agrees that what I'm doing is really very good. Because when it suits everyone, it's average. Apart from that, my quest is very simple. When I was four years old I said I wanted to become the biggest intergalactic pop star, and that hasn't changed (laughs). After that, new challenges arose as I grew up. The discovery of my sexuality, and then the discovery of intolerance and the realisation that this bad energy was going to follow me all my life. But I don't want to fight against it. Firstly, to stay sane in my head, and also to continue to produce work that will be faithful to the dreams of the child I was. I have to follow my own path, without worrying about reactions, but considering that they can't hurt me.

So you will look the other way ?
No, because there's a slight contradiction in what I'm saying. The truth is, I sometimes speak out on certain subjects when I instinctively feel it's useful. But I do it for my generation. I arrived at a time when society was taking a different turn, asking more and more questions about identity. I'm witnessing this as a human being, I see that everything is moving very fast and I say to myself that it's beautiful to see. But we have to preserve it.

What are your projects?
I want to create lots of things. I'm releasing this new album, but I'm spending my time in the studio continuing to make songs. I'm shooting two films this year, the first of which is Alexis Langlois' *Les Reines du drame*, his first feature film. I don't want to limit myself to anything. From the moment I was categorised as a UFO, I acquired the right to do anything! (laughs) It's a bit like being in a permanent state of hypnosis that transposes me into a parallel dimension where everything is allowed, where I have all the cheat codes of the game of life.

Untitled, Studio, 1993 © Jacques Sonck, Courtesy Gallery FIFTY

Want my picture?

p. 32

Text : Carine Chenaux

The only international event devoted, as its title suggests, to Portrait(s), Le Rendez-Vous Photographique de Vichy returns this summer for its eleventh edition. Through nine exhibitions, we'll be admiring "the mechanics of bodies", the main theme of the event, but we'll also be trying to understand how and above all, why an artist chooses to study others in order to construct his or her work. *"Wonderful depictions of people created with absolute attentiveness, likenesses forged from hard-won skill, have great cultural value. Whether they are true to the sitter's look or expressively convey their character, painted portraits have a major significance that relates to our common interest in observing and learning about other people."*, considered in 2015 the great historian Sandy Naire, then director of one of the world's most fascinating museums, the National Portrait Gallery in London. An analysis then confined to painting, but expressed in a world saturated with representations of faces. And one that can just as easily be applied to photographic portraiture. For as long as one takes the artistic path, it doesn't matter what the medium is : each time, the aim is to scrutinize the human soul, if not, as a bonus, to observe the mutations of society. Or, more simply, to penetrate astonishing microcosms, as recently revealed by the highly

successful national commission "Radioscopy of France: a look at a country in the throes of a health crisis", financed by the French Ministry of Culture and piloted by the BnF.

Miss and military

Two of the series delivered on this occasion are rightly honored by the Rendez-Vous de Vichy. Starting with "Allons enfants!", directed by Stéphane Lavoué. As the son and grandson of military personnel, the photographer went out to meet young enlisted men, NCO cadets and new recruits at Saint-Cyr, whose sometimes still youthful appearance contrasts with the rigor of the institution. It's a way of questioning the astonishing enthusiasm for the army since the confinement and conflict in Ukraine. Immersed in a very different world, Gilles Leimdorfer, accustomed to revisiting "the commonplaces of eternal France" with humor and sensitivity, has also made his mark. Here, he has chosen to put the spotlight back on former Misses, crowned when pageants were not yet televised, thus retracing their lives and reminding us that "Beauty queens are also old women", according to the title of one of his shots.

Are you normal ? No !!!

But among the proposals for this new edition, it's the major retrospective "Beauty is a Lure" presented outdoors by the cult Dutch photographer Erwin Olaf that promises to attract the largest audience. It's an opportunity for viewers to (re)discover the perfect settings and striking portraits that this great name in the discipline has been producing for four decades, never forgetting to look beyond the image. As the Rabouan Moussion gallery, which represents him, puts it : "*The extreme sophistication of his descriptions and the precision of all the visual elements lend his photographs an apparent serenity. This conceals a subtext evoking profoundly human and social issues : the decline of the West, societal taboos, gender politics, queer issues... and a recurring question : what is normality?*" A question also asked by Belgian photographer Jacques Sonck, who, in black and white, has been immortalizing the original, the eccentric, those who stand out from the crowd in Flanders since 1970 *: "It's diversity that interests me", he asserts. Perhaps through my work, people learn to see differently, with an empathetic curiosity towards my subjects. We're all different, that's my leitmotif, and that we should be proud of it is the message."* A philosophy in line with that of the Portrait(s) team and its artistic director, Fanny Dupêchez, driven by the desire to avoid the commonplace, while multiplying the surprises as well as the spaces for transmission and teaching. This includes, as is customary here, a place alongside the artists for other image professions (this time, the respective roles of producer and agent). It's a real insight into what the photos tell us as a whole, beyond eye contacts.

Portrait(s), Le Rendez-vous photographique de Vichy, June 23 to October 1, 2023. Esplanade du Lac d'Allier, Grand Établissement Thermal, Hall des Sources, Parvis de la Gare, Vichy (03). Free admission.

© MCAS Bureau

Dreams are my IAlity...

p. 56

Interview by Capucine Berr

Marguerite Chaillou and Alexandre Sade are the co-founders of MCAS Bureau, a digital studio specialising in the production of content at the crossroads of the arts (photography, 3D, motion design) and Artificial Intelligence. It's a synergy that expands creative possibilities tenfold, but where the human being remains in control of the work.

How would you define your new profession?

Marguerite: We create images, we mix media. This means that we are art directors and fashion photographers and that Artificial Intelligence is simply a new tool that comes into play during our creative process.

How can AI help you stand out from the crowd and respond to tailor-made orders?

Alexandre: First of all, what's important is the approach and the different stages of creation. There's never any question of delivering an image that's 100% Artificial Intelligence in the way that tools like MidJourney do. We use elements of reality and the fruits of our labour, a shoot, an illustration or 3D products, to which the AI can offer a decor, a setting, a situation, a perspective, for example... Secondly, it was essential for us, out of a concern for customisation and quality, precision and copyright - in short, out of a concern for ethics - not to use conventional applications. So we developed our own tool, with plugins, scripts, databases of our own photographs and therefore our own data, sourced without question.

Marguerite: This technological approach allows us to carve out our own identity project by project and control the aesthetics of our renderings. Each project draws on our previous work and optimises the experience thanks to reinforcement learning, which enriches our own algorithm and our creative DNA. Everything is controlled, we are not subjected to the tool and we remain in the driving seat.

How do you see the future of AI?

Alexandre: It will simply be a tool like any other, which will increasingly

enable us to avoid all the friction that accompanies the processes with which we are already familiar. It gives us incomparable freedom, and a lot more time to work on the essential things. We believe that AI will be a revolution (if it isn't already) in creative circles, and that therefore it is up to us, and a whole new generation of artists, to promote its use responsibly, particularly on the subject of image rights and data provenance. What's really important today is to educate people about AI, its extraordinary possibilities, but also its ethics. The most important thing in creating an image is the approach and the concept. AI is just one tool among many, but it's an incredible tool, obviously....

© DR

Emerging creation on all fronts

p. 70

Text: Elisabeth Clauss

They appear by the hundreds every year, and many only last a few seasons. So why create a fashion brand today?

Particularly since, while the range of clothes on offer is multiplying, most consumers only wear 10% of their clothes 90% of the time. In reality, the motivation of young designers is sublime and escapes the reasoning of those who misunderstand the mechanisms of passion: fashion is an involved art, the most immediate of means of expression. Portrait of some of these storytellers.
Clothes tell the story of changes in society, accompanying them, even preceding them when we understand them. But in an increasingly crowded market, it's worth asking what drives young designers to embark on a long-distance race that will cost them sleepless nights and often side jobs. While a large number of design students prefer to turn straight away to stable contracts in the studios of established brands, some are driven by an urgency to share, guided by the compelling mission to add their language to the times. They sometimes receive grants and prizes to help them structure their businesses, such as the LVMH Prize (€300,000 and a year's mentoring, which has benefited Marine Serre and Grace Wales Bonner, among others), the ANDAM Prize (€300,000 and also a year's mentoring, which has supported young brands such as Y/Project, Koché and Atlein), and the Festival de Mode, de Photographie et d'Accessoires in Hyères, where the Grand Prix awards €20,000 as well as several opportunities for collaboration (with Chanel's Métiers d'art department, for example). Driven by a vocation that can withstand the difficulties they will encounter, their purpose is sustainable by definition - young designers are not those who feed overproduction - and generally with limited means, they devote all their energy to changing our mo(n)de.

Ouest Paris
Arthur Robert, 32 years old
A Parisian trained at the Atelier Chardon Savard, he had previously studied law for two years, before branching off into fashion design. "I've always been interested in fashion, even before high school, but I didn't yet know how to express it. I used to follow Hedi Slimane's work at Dior, because I wanted to look like his models! (laughs) I also went to Printemps to see the Saint Laurent corner. It was right next to the Martin Margiela corner, and that's when I discovered his work. After working as a sales assistant in the iconic Belgian designer's boutique on rue de Grenelle, Arthur turned away from the law (but not from the path), the same year that Margiela personally signed his last collection, his twentieth birthday collection: "His fans were parading around to buy what would become collectors' items, and the whole environment fascinated me". In 2012, with his fashion diploma in hand, Arthur did a work placement at AMI Paris. "I was hired, and over the next seven years I saw Alexandre Mattiussi develop his brand from a very small team, which showed me that it was possible. It also confirmed my idea that I wanted to sign personal projects, with complete freedom to make my own creative decisions". Under the "Ouest Paris" label, he presented his first collection in 2022.

His "creative masters": "What I find interesting about Margiela is his brand identity, which is everywhere without being everywhere. I like his references to pieces from the past, but not literal, rather radical. And with Helmut Lang, it's the offbeat fetish details on denim, imperceptible at first glance, but subtly transgressive".

His sleepless nights : "They're linked to my role as company director. I work with a partner on the business side, and I have two interns. A company never sleeps, it's a very turbulent child. It involves an enormous amount of management work, and from financing to production, there are challenges at every stage.
His driving force : "It all started with this hypothetical brand that I couldn't find. I had some professional experience with commercial labels, and I knew I wanted to work with denim, raw denim exclusively, with a more experimental side. A form of workwear that wouldn't be retro, and always from a referential angle. Denim brings together codes from different communities, in particular the gay American wardrobe of the 70s. I wanted to mix several universes, with the idea of a slightly fetish uniform, on the scale of a brand".

Pontet Eyewear
Hermès Pontet, 29 years old
This Marseille native with a broad outlook comes from a line of opticians. His great-grandfather was a photographer, and was already working with lenses and optics. His grandfather went on to develop an eyewear business, and family dinners were filled with shop talk. A qualified optician himself, Hermès took a two-year course in eyewear design and began to stand on his own two feet at the age of 26, when he felt limited in the development of his creations. I'm closer to the world of the Mediterranean," he says, "so I was less influenced by Parisian style. I quickly wanted to develop my business, take risks and cultivate my own universe. He founded his optical and sunglasses brand at the end of 2021, and each year signs a collection that is a destination; first Egypt, then Greece. The birth of a vocation through a prism. "I started with my first name, which is often used as a reference: Hermès is the god of travel, confidences and trade. I wanted to highlight the ancient cities of the Mediterranean, rich in history, to bring each collection to life as a new journey around the vision."
His influences, his heritage :
"My family supported me insofar as it involved passing on a tradition, but being an eyewear designer is a different job from being an optician. This brand is really a personal adventure. I love telling stories with my eyewear, unravelling a common thread. Hermès has already taken us on a tour of Egypt, with evocations of its emblematic animals, and Greece with transparent, sun-washed blues. "I always work from a narrative inspiration. I've created a translucent acetate, made from cotton flowers, with touches of dense colour, like scales, that evoke the depths of the Nile.

His challenges : "As a young entrepreneur, the main thing is to be able to trust yourself. I sometimes have doubts, but I'm also a good listener. You also have to quickly learn to reassure the partners who support your project. I set out on my own, and although at first it was intimidating, I was able to gather around me a solid team of seven fairly young in-house people, and I discovered all the richness of 'working together'. There's a fundamental human atmosphere here.

His next step : "To develop the commercial dimension of the brand, and to take the time to enjoy the rhythm of a company that is just starting out, with a healthy, friendly way of working, and which is not yet subject to the pressure of a big boom.

Mipinta
Fernando Miró, 27 years old
A finalist at the Hyères Festival in 2022, his fashion language explores extravagant masculinity. This Brazilian, who lives in Belgium where he studied fashion design at La Cambre, is developing his brand via his online boutique, and from August he will be taking part in Copenhagen Fashion Week to launch a new production formula. Fernando came to clothing through the theatre, choosing to express himself in an art form that he felt offered more opportunities. His determination led him to travel from Belo Horizonte, his home town, to Brussels to take the entrance exam for the prestigious Belgian school. Another beautiful horizon, for new openings.

His first thoughts :"When I was young, I was disturbed by what was available in men's fashion. I had no choice but to launch my own label, because what I dreamed of wearing throughout my adolescence didn't exist. By the same token, working for someone else wouldn't have solved my problem.

His difference :"I offer menswear that is masculine, even if it's offbeat. I'm not rejecting masculinity, I don't want to dress men as women, I just want to look at them in a more liberated and realistic way. At first, I thought I was aiming for people my own age, in their twenties, but in the end, the men most affected by my creations turned out to be adults in their 40s and 50s, or young teenagers who wanted to be freer in their expressions of masculinity. Men my age, 27, still have a lot of hang-ups, and find it much harder to identify with this kind of freedom.

His sacred fire :"I remind myself every morning of the positive feedback I get about my work, and it's encouraging. I look at where I want to end up and I walk in that direction, without stopping in the face of obstacles. Whether the path is straight or curved, I keep going. It's the encounters, the enthusiastic or even negative reactions, that motivate me. I've had some very touching reactions from children when they see my clothes. At the Hyères Festival, for example, an eight-year-old boy told me how pleased he was to discover my work. He'd seen the show on the Internet with his mother, and liked it so much that she took him to the showroom the next day. It was a very sweet moment, as if I was meeting little Fernando who couldn't find any clothes to talk about.

Marke brand
Mario Keine, aged 31
He is the sole master of his boat, or rather, his marke, which he founded at the end of 2021, starting with a jewellery collection and followed by a clothing line. With a degree in Fashion Design and Communication from Düsseldorf, he always wanted to create his own house, but started by working in communications agencies, "a double training, in anticipation". His project, launched at the end of 2019, has matured thanks to the time freed up by confinement. His first collection was inspired by his childhood imagination, a time when (very) old clothes captivated him: "At nursery school, I used to draw crinolines. My mood boards are full of historical pieces that I interpret in relation to my aesthetic

obsessions, like the marine details of my family holidays. The more you get personally involved, the more sincere and touching the result. When you work from an emotional angle, you create unique collections."

His path to independence :"Before setting up my own brand, I worked for Bel Epok, a design agency, where I was artistic director and managed communications for other brands. Excellent training before starting your own business. I did work placements in Paris, in production, design and communications agencies, where I learned what I needed to get started and grow. It was very fast-paced and very inspiring.

His self-management : "For the time being, doing everything on my own is mainly a rational and financial decision, but it's also because communication is so easy thanks to social networks. Taking care of everything, from creating the website to developing the prototypes, is a huge job. My family offered to help, but I preferred to take my own risks, without putting my family's money on the line. It was a moral decision, and I opted for a loan. However, I'm open to forming partnerships."

His manufacturing processes :
"The jewellery is made in Italy and assembled in Germany. The clothes are developed and produced 30 minutes from Cologne, where I live. A small part is made in Poland. I want production to be close to me, local, for the sake of sustainability and responsibility. Next winter's collection will be my second, and I'm already taking part in showrooms and fashion festivals. I'm also a member of the Fashion Council Germany. But I don't want to rush into anything: I need time to design a perfect jacket, a coat that will last, to develop patterns, to lay the foundations of my identity."
Time for a food job? "Not at all! (laughs) I work all day.

Jeanne Friot,
(eponymous brand), aged 28
A native of Paris, she is a graduate of the Ecole Duperré and the IFM. After her studies, she did a long internship at Balenciaga, which was her dream house. But she also wanted to create her own brand, one that was committed and very personal. "My first collection came out a week before the first lockdown. As everything was at a standstill and the timing of fashion slowed down, it allowed me to concentrate on the image of my brand, to create personal videos, to think about my collections in a more rational tempo, which turned out to be an opportunity to work at my own pace and establish my identity."

Her need to express herself :
"As soon as I started doing fashion, I thought about the question of 'men's' or 'women's' collections, but I thought it was more interesting and important to develop clothes that were the result of an aesthetic and elective encounter, rather than pieces assigned to one gender or another. Being queer, I also wanted to represent my community. For a long time, I'd drawn from both men's and women's wardrobes, and my male friends who wanted to adopt women's pieces found very few proposals. At the same time, I was influenced by reading, Paul B. Preciado, Judith Butler, Virginie Despentes...".

How it works :"I launched my brand with my own funds, because I was also a photo stylist and art director for fashion magazines and music groups. If investors come along, that will give me some latitude in production, but I want to retain a majority stake in my brand. The whole collection is made in France, in workshops right next door to my offices in Paris, at La Caserne. It's a talent incubator that generates mutual support and emulation between young designers, who share the production space available to them.

Her marathons :"Having several jobs at the same time makes managing my time quite complicated.

Another difficulty, as I want to develop a 100% sustainable brand, is continuing to produce with dead stocks (editor's note: surplus fabrics not used by bigger brands), which means juggling with limited quantities, with production dependent on the availability of materials. But I want to continue to work with high-quality, tested materials. The more the brand grows, the more I have to think about the choice of fabrics, to balance sales and creations, without it becoming frustrating. The real challenge is to cultivate our values, while expanding economically.

© Emma Corlija

The Kid is alright

p. 102

Text : Carine Chenaux

After a mixtape and a debut album that secured his place on the French music scene, young Malagasy-born rapper Tsew The Kid is back with a new album, "On finira peut-être heureux". It's a sort of quest for happiness, obviously without certainty, but with the real dose of hope we need.
Beware of appearances. With his youthful face, which he still sometimes feels does him a disservice but which he will bless one day, and his alias, which seems to have been found to keep the nail in the coffin, the artist is a force to be reckoned with. Followed by 1.6

million people on the internet and capable of filling an Olympia faster than many an undisputed pop star, this young rapper becomes a steamroller as soon as the music comes into play. But it is with gentleness, if not a slight phlegm, that he reiterates, no doubt for the thousandth time, that his pseudonym refers less to childhood than to the image of Billy Le Kid, a gangster by trade, and then to American hip hop icon Kid Cudi, whose sharp lyrics he shares and a real willingness to let go when it comes to switching between spoken word and vocals. A gold disc winner with his first project, Diavolana, and acclaimed from the moment his LP Ayna was released, Tsew didn't choose the fast track of fun and celebration to enter the recording industry. Preferring to explore his sorrows by taking with him listeners he imagined would be able to understand him, the young songwriter, self-taught musician and rapper with an addictive flow hit the nail on the head. Or when the magic of authenticity works. No less sincere today, we find him once again confronting his inner struggles, successively evoking his uncertainties about success, disappointed loves and friendships, the fine line that separates shadow from light and the possible escapes to counter sadness and boredom. Except that within himself, both the artist and the man have been able to grow and take a step back. Now more at peace and even in love, as he dares to admit on the track Les Restes de mon passé, which was finalised almost at the last minute, he delivers an album that is less sombre than usual, with an underlying desire to gradually move forward. We can imagine that, torn between empathy and identification, his audience will not hesitate to accompany him on this bumpy road, which perhaps one day will simply lead to being happy and accepting it.

New album "On finira peut-être heureux" (Panenka Music) with featurings by Hatik, Squidji and Zaky, out 23 June. On tour from October.

© DR

The peer party

p. 104

Text: Elisabeth Clauss

Tribes evolve, the family reinvents itself, but we still love being together, whether through elective affinity or sociological osmosis. In pop culture and sometimes in fashion, like Sunday roast chicken – or tofu – the reference point is other people.

The forces of attraction are as old as humanity itself, and it's even what has enabled it to survive. While the notion of 'family' has taken different forms throughout history, what brings us together generally revolves around two axes: the group into which we are born, and the group we join or form later. A notion that is sometimes subjective, evolving and not always self-evident. "The family starts with the couple. These days, before you can claim to be in a relationship with your partner, you have to say so and make it official. In the absence of a clear decision, many people avoid what they see as an 'old-fashioned', confining pattern", explains psychoanalyst Perrine Déprez. She also points out that the new generation of twenty-somethings doesn't necessarily see parenthood as the consequence of a relationship. "On the other hand, what persists is the desire to keep their circle of friends from adolescence and the period of study. This even holds some people back from entering into an official couple relationship with their partners, because they feel it would force them to give it up. Yet millennials have been led to believe that they have a choice in everything: love, relationships, work, sport...". Particularly when you settle in a city that's far from your roots – which is increasingly the case – friends take on the role of family support: "We're trying to make tribe something different. And I think we're only at the beginning.

The best mates make the best soup

However, according to this family specialist, the biological bond and the stable couple are still reassuring models, "especially as social networks often prove to be stressful. So we're back to the ideal of having a great encounter, whatever the pattern we see ourselves in. We can now live and assume different sexual orientations and gender identities, and as parenthood is potentially accessible to anyone who wants it, multiple family forms are emerging". According to INSEE, the marriage rate in France has fallen by almost a third since the early 2000s. On the other hand, ten years after the adoption of Marriage for All, same-sex unions are continuing: around 7,000 same-sex couples marry every year. For Perrine Déprez, "love makes it easier to get through an age of anxiety, when previous generations could value romantic love at first sight or even the libertarian way of life, which has had its downsides. Post-covid love could be described as refuge love".

Signs of recognition

Most groups adopt dress codes that enable individuals to relate to each other. The list of examples is as long as the history of counter-cultures and regulated, mixed uniforms. From punks to hippies, goths to traders. Recently, however, these forms of identification have become more blurred, because, according to Perrine Déprez, "the idea of community is based above all on a shared philosophy: those who are very ecologically minded, those who cultivate a youthful festive spirit, those who only live for sport,

and so on. They group together by ideology, and aesthetic expression is increasingly secondary. At least among young adults. With teenagers, brand trends still work very well, but after that they tend to be diluted. On the whole, the new tribes are more about societal choices". Just as there are "chosen families", there are "schools of expression". Sometimes in the literal sense, like the famous Cambre Mode[s] in Brussels, from which graduates have gone on to become iconic designers – Anthony Vaccarello at Saint Laurent, Nicolas Di Felice at Courrèges, Julien Dossena at Paco Rabanne… – or the very charismatic but discreet Marine Serre, part fashion guru, part campaigner for the environment and inclusivity.

The fashion families

Tony Delcampe heads the school's fashion design department, where he has taught since 1998. He has worked with several generations of designers who have changed the way fashion is understood, most notably Ester Manas, whose work is aimed at all female morphologies and all types of uninhibited beauty, providing the tools to express the demands of the times. Observing future talent from the birth of their vocation, he analyses the Marine Serre family: "It's everyone, all generations, with different physiques represented, when many brands implicitly target a particular profile. On a personal and professional level, Marine is very loyal in her friendships, she knows who she is and where she comes from, and she relies on her foundations, which include school. More than a family, she has built up a tribe around her brand, made up of people from all over the world. Her house is a philosophical and ecological postulate, based on a concern for the environment and inclusiveness. Her project brings together committed young people. She represents an exceptional case in fashion, where loyalty and commitment are rarely priorities. She has taken her sustainable approach far and wide. Although many small brands work with recycled fabrics, for example, she has managed to do so on an industrial scale, which is intrinsically difficult. Like the Ester Manas community, it brings people together. When you stand up for something, you become a family. They have a point of view, which they support, and their approach brings people together.

Culture and couture

When asked how "fashion cultures" are made, Tony Delcampe explains: "We are already basically almost a family at the school. Firstly, because we are one of the few establishments to have so few students, no doubt due to a drastic selection process. There are barely twenty students in the first year, and between two and six when they graduate five years later. They have a fairly close relationship, a sort of fraternal bond, and as our classes are virtually individual, this creates a close relationship, a creative complicity. Then, as students, they often do their work placements in the same companies and go away together, usually to Paris. Not to mention the bonds that develop in their private lives". A surprising number of fashion couples have formed at La Cambre, and they continue long after their studies, both in the city and in the studio. We don't always know it, but often behind a name, or at the source of the success of a major fashion house, there are two people at the helm, even if only one is on the label. Tony Delcampe, a sort of father figure in this genealogy of acclaimed designers, mentions the teaching methods put in place, like a common thread. Their common DNA? "The designers who come out of this school don't produce fantasy fashion, they are pragmatic. Inspiration is embedded in a know-how that includes materials, sewing and manufacturing. The students are skilled in the entire process of creating a collection, they are capable of managing everything, and they don't allow themselves to be dispossessed of their identity. In their signature designs, you can see that research into silhouettes, proportions and garment design is at the very heart of their preoccupations. We don't teach them to make images, we teach them to make clothes". Which become a language, shared and propagated, eloquent signs of belonging, ready to be passed on to the next generation, who will tell their own stories.

© Raul Guillermo

Never alone

p. 116

Text: Elisabeth Clauss

Families, through elective alliances or sealed by the sacred bonds of Sunday tea parties, are like chains: with a clasp that we prefer open, precious whatever their composition, with or without a medallion to engrave important milestones, and made of gold, which we would sometimes like to plate.

Whether the networks are social or not, in the same city you're usually just a few relations away from someone you don't know. Again. In 1929, the Hungarian writer Frigyes Karinthy estimated that every human being on Earth was separated from every other human being by "six degrees of separation", according to the theory of the same name. Since then, other calculations have arrived at seven links, but in any case, by 2016, thanks to Facebook, the figure had risen to 3.5. And in a chemist's, even at the other end of the block, on a day when your complexion is cloudy, your eyes glassy and your nose red, you can be sure that you'll meet an average of 17.4 people you know, including your

undisclosed crush. But that's Murphy's Law, who also had a brother-in-law. We've all had the experience of never meeting again someone who touched us deeply, even though they lived right next door. And then, at the other end of the world, in the only phone box in the only deserted service station in a hamlet that wasn't even on the map, we bumped into our third grade teacher. That's because human stories are like tapestry threads. They knot together, overlap, gradually compose an image, and often never meet on the canvas. Sometimes you choose your cross-stitch, sometimes you wear your own, and when you're with others, you form bonds that resemble a family. They say that after years, old couples start to resemble each other. It works with dogs too, and in any case, you make a home with whoever you want. The best thing is to alternate. To be able to take refuge in some people's homes after a big bath in others. Only to return home, like salmon, with more time to spare. No matter what name we give it, no matter how hard we try to be like it or get away from it, the family is an inexhaustible source of inspiration and identification, sometimes in contradiction, and it picks us up wherever, with or without embarrassment, there's pleasure to be had.

The dream life of people

p. 128

Directed by Elsa Durousseau

This is the story of a band of accomplices. A merry band that has come together over the course of my parents' lives. Some have been there since childhood, others arrived a little later. We kids have grown up in the shadow of their laughter, in the midst of shared meals, along walks in the forest, with the music they all love, each in their own way. Every day, one of life's greatest treasures unfolded before our eyes, in a simple, spontaneous way:

© Raul Guillermo

the sweet evidence of friendship. Family by blood and by heart, characters in their own theatre and fabulous individuals. In the little and big adventures of their lives, it's always the Buddies who come first. Hats off to all our friends, both present and absent, who are in our thoughts!

© Pauline Charrière

Digito ergo seum

p. 130

Text: Capucine Berr

Who hasn't stalked the social networks of someone close to them, challenged their CV or tried to determine their propensity for loyalty? Lost life and night points by liking a string of kitten-doudous? Watched your nearsightedness gallop to the rhythm of blaring YouTube videos? Here's a little compendium of survival tips for those - you, us - whose statistics are in a tailspin.

Like drugs or sex, addiction to social networks is a phenomenon that our society can no longer ignore. And on closer inspection, the process is fairly classic, reminiscent of the phishing linked to pleasure that occurs when a habit takes root and becomes an addiction. A notification that generates interest, then an action such as a post, a reward in the form of a like, and the cycle of obsession begins. Interest in comments is rewarding, boosts our self-esteem and we become embroiled in this perverse, narcissistic quest for self-marketing. Like a drug, we then have to keep this virtual interest afloat, and societal anxiety sets in. You're not there yet, are you? So much the better! But there's a good chance that you are, without knowing it, part of the statistics.

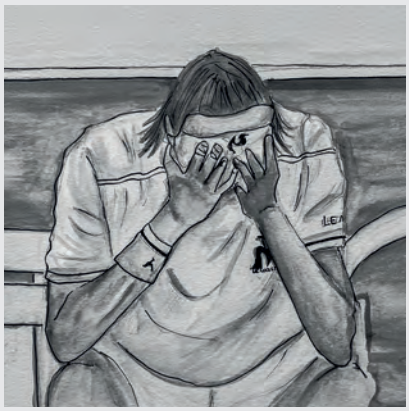
It's data, bitch!

We're not numbers, but in this age of omnipotent data, some numbers count...

- 6.37 hours: that's the average amount of time a person spends on the Internet each day worldwide (1/3 of which is spent on social networks).
- 19.5 hours is the time spent on Facebook per person per month.
- 2.037 billion: the number of daily active Facebook users in April 2023.
- 1 day is the average time spent per month per person on YouTube.
- 79% of TikTok users are online for entertainment.
- 48% of 18-34 year-olds go online as soon as they wake up
- 42% of teenagers think they would be devastated if they had to do without the networks for several days in a row.
- The French claim to be registered on an average of 4 different social networks, and up to 7 for 15-24 year olds.
- 5 billion hours of viewing is Twitch's record, an increase of 83.1% on last year.
- More than 10 billion videos every day: that's Snapchat's record.

Do you think you're really old-fashioned with your Facebook app in front of your smartphone? Let's put it into perspective. Facebook is the number 1 network, with 71% of the population having an account and using it, ahead of WhatsApp (56%),

YouTube (55%) and Instagram (49%). The other networks (Snapchat, Pinterest, TikTok, Twitter, LinkedIn, etc.) have less than 1/3 of active subscribers, and even less than 10% for the most confidential networks, such as Telegram, Fortnite or Mastodon.
In the face of these figures, the conclusion is clear: there is life beyond the screens. Too time-consuming, dehumanised, and offering a false image of success and aesthetic ambitions to young people, the time has come for digital detox, those little moments of virtual respite in aeroplane mode that feel like a breath of fresh air. Taking a deep breath before re-uploading the app that's keeping us imprisoned in the virtual world, there's something about it that's very similar to Stockolm syndrome x the famous FOMO (Fear of Missing Out) or the very contemporary fear of being relegated to oblivion.
However, resistance is growing, as shown by the increasing number of deletions of apps like TikTok and Instagram by Generation Z, fed up with selfies and the culture of over-representation and filtered, fake beauty. Another decision factor: these "social media-free" people want to control their image and their personal data, but they also want to stop wondering every day what each of their actions could have as a consequence in the digital world. Communicate in the literal and literary sense. What if this was the bulwark and the answer to all these assaults of misleading imagery, at a time when AI is raising questions about the veracity of content tenfold? If Discord appeals to Generation Z, it's because it lets you chat by text, voice or video in real time, supported by flashing emojis. And, like Snapchat, it also offers the option of making messages ephemeral.
The latest option announced to date, and one to watch out for, is "P92"... While we wait for the Meta group to give a definitive name to this new supa-secret social network, due to be unveiled at the end of June, we can already analyse the premise: "P92" will be the thread version of Facebook & co's riposte addressed to the face of Elon Musk's blue bird. On the menu: more text than images, 500 characters maximum, a far cry from the logorrhoea of Facebook, but hyper-prolix compared to the 280 Lutheran characters accepted by Twitter. It's an in-between, but it still says something: more than filters, commas are sometimes the key to moving the lines. Letter-writing communication has not said its last word.



© Barbara Boucard

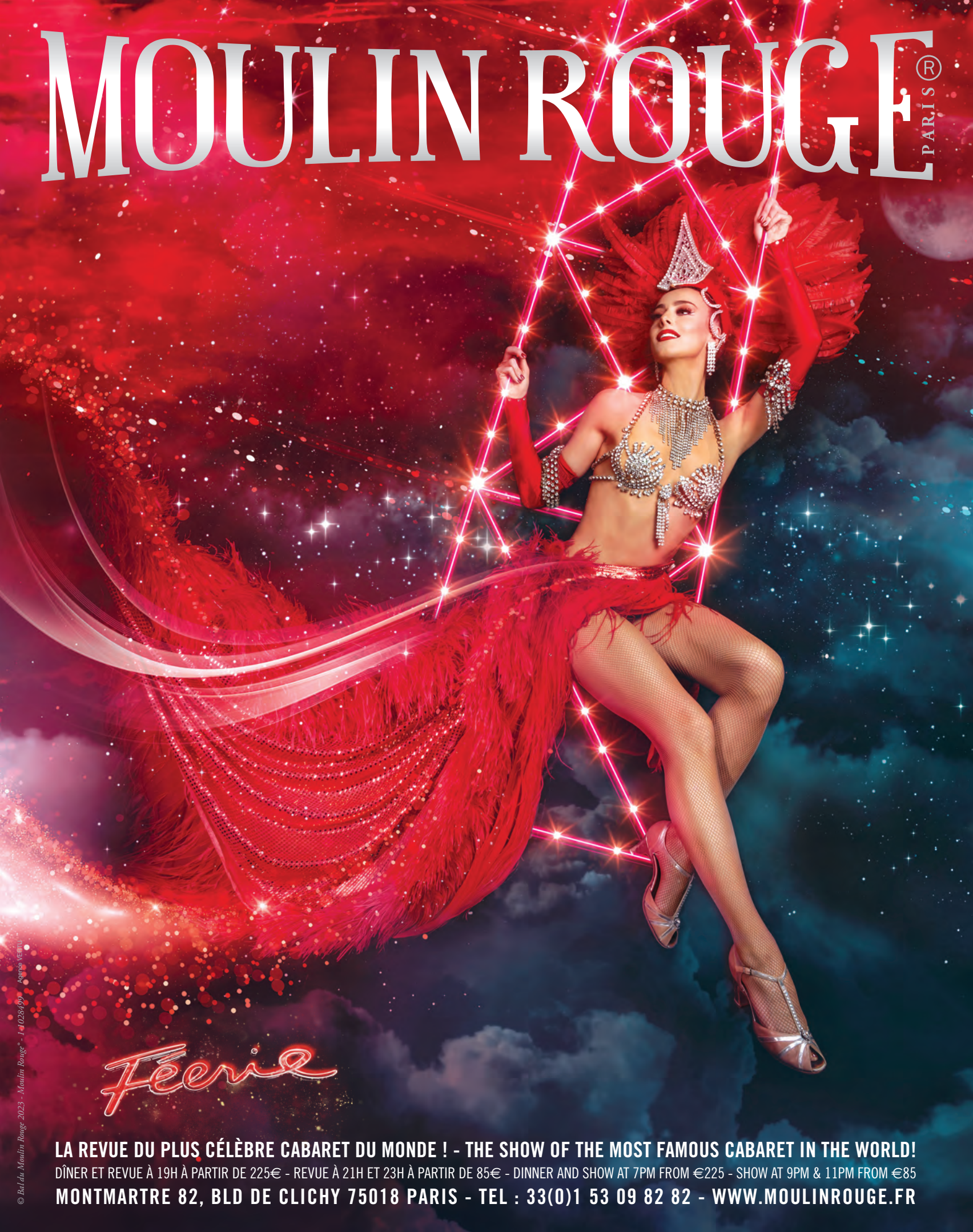
Planet Earth

p. 134

Text: Carine Chenaux

Ah June, the return of the sun, the desire for a holiday... and the memory of exams that you've stopped studying for because of the French Open. Because there's no way you can miss the clashes between the big boys and the little girls in the arena, the twinners certainly a little executed to get the crowds going, the super tie-breaks, the sweaty faces under the headbands that leave the worst tan marks ever. The 'ola', the 'ole', the spectacle, the glitter and then...

And then the hidden side. The newspaper L'Équipe scrupulously brought it to light on 24 May in one of its secret in-depth investigations, with the straightforward headline "Les galériens du tennis" ("Tennis sufferers"). It's the kind of hard-hitting article that makes you look at the Federation's latest advert, entitled "The mind is a muscle and tennis is its sport", in a very different light. After all, you need strength of mind to take on those competitions known as Futures and Challengers before you have the right to taste Masters 1000 tournaments and Grand Slams. And the Team tells of travelling alone (it's impossible to pay for a coach to come along), spending the night in shabby hotels, playing on courts with fading lines and playing matches "with the dog's balls". And if you win the final, you'll get prize money that won't reimburse your meagre expenses. It's the life of a galley slave, as Boris Vian would have said, but it's certainly a necessary evil, because in tennis as elsewhere, it's never easy to be a beginner. Except that the rule applies to everyone. Whether you're just starting out at your local tennis school or you're just starting out in the world of tennis, you're all in the same boat ! That's what happened to Lucas Pouille, against all the odds. A former world top ten player coached by the great Amélie Mauresmo, he had the bad idea of injuring himself, then re-injuring himself, until he sank to the bottom of the rankings. Depression, alcohol, looking like Tom Hanks in 'Alone in the World', there was no question of him ever picking up a racket again... Until he got the itch again, thanks to a few balls with Frenchman Pierre-Hugues Herbert (who is also in a bit of a slump at the moment). At the last Roland Garros, the resilient Lucas, then 670th on the ATP rankings, made it through the difficult qualifying week, setting fire to the 14th court which seems to bring together all those who used to sit in the back row of the coach. Admittedly, the story doesn't have an ideal ending, since after making it through the first round, the player ended up getting knocked out by England's Cameron Norrie - not known for being one of the fairest players on the circuit, by the way - and even robbed, since he obviously wasn't at home.... But today he says he is ready to continue his quest and to give 400% in the minor tournaments (those of the galley slaves, in other words). Mental strength is a muscle ? Let's hope that the player, who is still full of promise, doesn't think of giving up the barbells any time soon.


MOULIN ROUGE®
PARIS
Féerie
LA REVUE DU PLUS CÉLÈBRE CABARET DU MONDE ! - THE SHOW OF THE MOST FAMOUS CABARET IN THE WORLD!
DÎNER ET REVUE À 19H À PARTIR DE 225€ - REVUE À 21H ET 23H À PARTIR DE 85€ - DINNER AND SHOW AT 7PM FROM €225 - SHOW AT 9PM & 11PM FROM €85
MONTMARTRE 82, BLD DE CLICHY 75018 PARIS - TEL : 33(0)1 53 09 82 82 - WWW.MOULINROUGE.FR
© Bal du Moulin Rouge 2023 - Moulin Rouge® - 1-1028499 Agence VERITU

CHANEL
BLEU
DE
CHANEL
EAU DE PARFUM
CHANEL.COM